

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient



Organe Officiel du Comité Egypte-Grèce

ONT COLLABORÉ

- S. E. Mahmoud
- Fahmy El Nokrachy
- Pacha
- Th. de Connène
- M. Capy
- F. Talva
- D. de Cuttoli
- C. Burel
- A. Rassim
- P. Descaves
- A. Nicolaidis

A CE NUMÉRO :

- R. Dumesnil
- A. Joannides
- N. Moschopoulos
- L. Ovide
- R. Kemp
- J. Marquès
- A. Shual
- Brion
- Sem
- etc. etc.



ALECO-DIOMIDIS-KYRIACOS. — Repos.

ONT PARU AUX ÉDITIONS DE
la semaine égyptienne

YVONNE LAEUFER	ŒIL POUR ŒIL (contes arabes)
"	RYTHMES CLANDESTINS (poèmes)
"	ÉROTIQUES (poèmes en prose)
AHMED RASSIM	ET GRAND'MÈRE DIT ENCORE.
"	L'ERMITE DE L'ATTAKA
"	LE PETIT LIBRAIRE
PAUL JORLAND	LA GIROUETTE HARCELÉE (poèmes)
JEAN MOSCATELLI	QUATO ZE FEUILLES AU VENT (poèmes)
"	DIX SONNETS.
G. PRATSICA	LES CHANSONS DE LA FRILEUSE (poèmes)
JOSÉE SÉKALY	LA COURONNE DE VIOLETTES
G. ZANANIRI	RYTHMES DISPERSÉS
"	TROIS ANACHORETES D'EGYPTE
ELIAN J. FINBERT	PAN (poèmes)
NIELSON MORPURGO	POUR MES FEMMES (poèmes. Edition bilingue)
EDMOND JABÈS	MAMAN (poèmes)
"	LES PIEDS EN L'AIR (poèmes)
"	ARRHES POÉTIQUES
IVO BARBITCH	TRANSCRIPTIONS (poèmes)
"	RIVAGES DU SOMMEIL (poèmes)
MAURTENNE	COMPRIMES D'ASPIRINE, SINAPISMES, STUPEFIANTS
V. de SAINT POINT	LA CARAVANE DES CHIMÈRES (poèmes)
AMY KHER	LA TRAINÉE DE SABLE (poèmes)
"	MÉANDRES (poèmes)
"	REMOUS A BAB TOUMA (nouvelle)
ARSENÉ YERGATH	SCARABÉES II (poèmes)
RAPHAEL SORIANO	LE CAHIER DE RIMES (poèmes)
ALBERT COSSERY	LES HOMMES OUBLIÉS DE DIEU
LOUIS OVIDE	AU GRÉ DES VENTS (poèmes)
A. KHEDRY	EIN EL HASSOUD (contes)
"	VOLUTES (poèmes)
MAHMOUD KAMEL	ZAHIRA (contes)
A. HERENGER	GÛTHE ET BEËTHOVEN
R. L. DEVONSHTRE	INFLUENCES ISLAMIKES sur les Arts de l'Europe
N. MOSCHOPOULOS	LA POÉSIE ÉPIQUE PERSANE
EDMOND PAUTY	LA MOSQUÉE D'IBN TOULOUN ET SES ALENTOURS
Prof. G. LOUKIANOFF	POÈME HÉROIQUE sur la Bataille de Quadech (1288 v. J.C.)

Numéros Spéciaux consacrés à COSTIS PALAMAS, C. P. CAVAFY, JEAN METAXAS, L'HELLADE HÉROIQUE, LA GRÈCE ÉTERNELLE, 25 MARS, GÛTHE. POUCHKINE, ANDRÉ GIDE JULES ROMAINS, J. DE LACRETELLE, PAUL MORAND, EDOUARD HERRIOT, G. DUHAMEL, STÉPHANE MALLARMÉ, J. R. FIECHTER, AHMED RASSIM, ARSÈNE YERGATH, aux Peintres MAHMOUD SAID, JEAN DOUKAS, JARD HILBERT AMY NIMR et Aux peintres Arméniens ALEXANDRIE, à l'ETHIOPIE LIBÉRÉE etc.

ANTHOLOGIE DE PROSE FRANÇAISE

(publiée à l'usage des étudiants de 1^{ère} année par la section de français de l'Université Égyptienne)

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

STAVRO STAVRINOS, Directeur
Abonnement Annuel Egypte P.T. 200
Luxe F.T. 250

Rédaction - Administration
25, Hassan Sabry Pacha, Zamalek
LE CAIRE - Tél. 49235

LE ROI



Le 11 Février est une date mémorable dans l'histoire de l'Egypte contemporaine. Le Trône attendait un Héritier. Quand les cent coups de canon furent tirés pour annoncer la naissance du Prince, d'un bout à l'autre, l'Egypte tressaillit de joie et d'espérance. Le Roi Fouad choisit pour Son Fils un des noms du Calife Omar qui reste un exemple toujours vivant du Souverain paternel et pitoyable. Jamais nom n'a été si bien choisi, si bien porté.

La jeunesse du Prince tient plus de la légende que de la réalité. Tous les espoirs de la nation s'attachaient à sa personne, sans cesse ravivés par une

affection profonde, réelle, qui ne s'est jamais démentie.

L'Egypte traversait des moments graves et les crises se succédaient presque sans intervalle. Le Roi Fouad, habile manœuvrier sur l'échiquier de la politique, savait toujours, au bon moment, donner le coup de barre qui lui assurait l'avantage et le succès. Vouloir assurer à Son Fils l'éducation nécessaire à un futur monarque, le Roi envoya le Prince Héritier en Angleterre pour qu'il connût, surtout, de près le peuple avec lequel l'Egypte se trouvait avoir partie liée.

Mais le Destin dont les desseins restent impénétrables, précipita les choses, et à la mort, combien prématurée, du regretté Roi Fouad, Farouk I dut rentrer dans Son royaume.

Puis ce fut la cérémonie d'investiture, le pays en liesse vibrant de toute la force de ses sentiments et de ses espoirs. Espoirs comblés au-delà de toute attente.

Malgré Sa jeunesse, le Roi Farouk fit preuve d'une maturité étonnante, se révélant aussi tenace et aussi bon manœuvrier que le regretté roi Son Père, conduisant, parfois au milieu de difficultés inextricables, mais avec un art consommé, le navire de l'Etat.

Ses onze ans de règne sont riches autant en œuvres utiles qu'en promesses pour l'avenir. N'a-t-il pas déjà réalisé des réformes profondes dans les divers domaines de la vie publique et sociale; réalisé surtout la libération du pays de l'occupation étrangère; et ne continue-t-il pas à Se pencher, sans relâche et sans fatigue, sur Son peuple pour lui assurer la paix et le bien-être ?

La Semaine Egyptienne

L'ANNIVERSAIRE DE S.M. LE ROI

EN SE DEVOUANT A SON PEUPLE, FAROUK 1^{er} DONNE LE PLUS BEL EXEMPLE

par S.E. MAHMOUD FAHMY NOKRACHY FACHA
Président du Conseil

Mes Chers Compatriotes,

Un grand bonheur me remplit le cœur en pensant que, les deux dernières années, à pareille date, il m'a été donné de m'adresser à vous comme aujourd'hui et d'exprimer sincèrement l'allégresse et la félicité que ce magnifique anniversaire suscite dans les cœurs de tous les Egyptiens.

Aujourd'hui qu'il m'échoit également de saluer cet heureux anniversaire de la naissance de notre bien-aimé Souverain, c'est avec la plus grande satisfaction que je salue ce jour, partageant avec vous les mêmes sentiments de joie et vous adressant, dans le nord et dans le sud de la Vallée, les souhaits les plus chaleureux. Rien ne s'émeut autant que de voir le peuple loyal et fidèle accourir en masse Place Abdine pour témoigner à son Auguste Souverain son amour, son attachement, sa confiance et sa foi.

La célébration de l'anniversaire royal, non seulement inonde les cœurs de félicité et apporte au pays de riants espoirs, mais aussi donne à la nation l'occasion d'évoquer ce que, d'une fête à l'autre, le Grand Farouk a assuré à Son peuple de bien-être et de grandeur.

Le Roi Farouk est né au début du mouvement national de renaissance et Il a grandi avec Lui. Lorsqu'Il monta sur le Trône, les espoirs fondés en Lui se

réalisèrent. Les jours de Son règne n'ont pas cessé d'être des jours de bonheur, car Il a toujours eu sous les yeux les nobles paroles de Son illustre Père, le regretté Fouad Ier : « L'important n'est pas que tu sois un Prince, mais que tu sois utile. »

Il a toujours considéré le relèvement de la nation comme Son but et Son espoir. Rien donc d'étonnant que la nation Le considère, à son tour, comme son but et son espoir.

Lorsque l'étoile de Farouk brilla au firmament d'Egypte, le pays luttait unanimement pour sa liberté, aspirant à une vie noble et digne. La naissance de Farouk fut un présage de succès et de bonne fortune, annonçant un grand changement dans le cours de notre histoire. L'Héritier du Trône, donné à l'Egypte par son immortel Monarque le regretté Fouad Ier, incarnait les aspirations de la nation tout entière.

La venue au monde de l'Auguste Farouk inaugurait une ère de vitalité nouvelle pour la nation, qui, dès lors, alla de l'avant avec plus d'entrain, suivant les pas du jeune Prince, afin d'atteindre plus rapidement son idéal et prendre sa



S.M. le Roi Farouk Ier acclamé par son peuple lors de l'inauguration de la session parlementaire.

place dans le concert des nations.

Farouk ne cessa de suivre, dès Son enfance, la renaissance nationale, dont il fut, en arrivant à la force de l'âge, le guide et l'animateur. Ainsi, la nation et le Roi purent sauvegarder le patrimoine historique et glorieux du pays, et l'Egypte, dont le prestige

grandissait en tous lieux, put voir son mouvement de renaissance suivre la bonne voie, grâce à la confiance, à l'amour et à l'attachement qui régnaient entre le Trône et le peuple.

Tous ces symboles reçurent leur consécration dans l'adresse historique que le Roi Farouk fit le premier jour à Son peuple, proclamant que la gloire du Trône et la grandeur de la Couronne étaient dans la gloire du peuple et la grandeur de la nation. Alors le peuple fut heureux par son Souverain bien-aimé et le Souverain eut en Son peuple fidèle cette confiance qui engendre le loyalisme et garantit le succès.

En se dévouant à Son peuple, le Souverain donne le plus beau des exemples. Il entoure de Sa sollicitude les hommes d'action, Se rend dans toutes les parties du pays pour connaître de près la vie de Ses sujets, visitant les ouvriers, réconfortant les malades, secourant les malheureux. Et lorsque, dernièrement, le pays fut frappé par le choléra, Sa Majesté fut le premier à agir et à faire agir pour combattre le mal. Grâce à Ses hautes directives et à Sa pénétrante clairvoyance, les efforts furent tellement redoublés et le peuple fit preuve d'une telle vigilance que le fléau put être circonscrit et maîtrisé.

Il est heureux que, sous le règne de Sa Majesté et grâce à Ses conseils, soit réalisé le projet de création d'une cité ouvrière à Embabeh, dont l'alignement a déjà commencé, ce qui promet un plus grand développement des réformes sociales en Egypte. Il est également de bon augure que, sous le règne heureux de Sa Majesté, soit réalisé le projet d'électrification du réservoir d'Assouan, dont les résultats apporteront au pays plus de bien-être, de progrès et de prospérité.

Autre bienfait de ce grand règne fut le succès obtenu par le pays dans le domaine économique et

financier, et qui annonce d'autres succès pour l'avenir.

Mes Chers Compatriotes,

Entre le dernier et le présent anniversaire, il a été manifestement révélé que l'ère faroukienne continuera d'être accompagnée de triomphes. En effet, l'Egypte a pu faire retentir sa voix dans les assemblées internationales, pour bien définir ses objectifs et les rendre évidents à tous, ce qui a eu des répercussions profondes. Ainsi il est permis d'espérer qu'elle parviendra, avec l'aide de Dieu, à réaliser ses aspirations nationales.

Je saisis cette occasion pour exprimer notre sympathie et affirmer notre appui à nos frères de Palestine dans leur lutte héroïque pour leur liberté et pour l'unité de leur patrie. D'ailleurs, Sa Majesté le Roi, Dieu le protège ! a daigné, comme vous le savez, ordonner de ne pas organiser de festivités à l'occasion de Son anniversaire de naissance, pour mieux partager les sentiments des militants palestiniens et compatir davantage à leur dure épreuve.

Mes Chers Compatriotes,

Nous nous retrouverons chaque année, il faut l'espérer, pour échanger comme aujourd'hui des souhaits et des vœux à l'occasion de l'anniversaire de naissance de notre bien-aimé Souverain, unis par le même sentiment de loyalisme envers le Trône, de fidélité à la patrie et d'espoir en Dieu.

Veuille le Tout-Puissant que la paix et la concorde entourent toujours le Trône de Farouk, et que Son règne se prolonge pour la gloire et la grandeur de la patrie !

Mahmoud Fahmy Nokrachy



S.M. l'Impératrice Fawzia, scellant la première pierre du futur hôpital de Mehalla el Kobra, entourée de S.A.R. la Princesse Faiza, de la Princesse Fatma Toussoun, de Mme Bahieddine Barakat pacha et de S.E. Abdel Aziz Badr bey.

"IMAGES DU ROI EN FLEURS"

Par TH. DE COMNÈNE



Le Prince Farouk
à sa table de travail.

DES images ! Images vivantes d'une royauté en fleurs ! Elles sont là sous mes yeux, voisines, fraternelles et souriantes. Je ne les cherche pas dans un album, un album c'est triste ! Je ne les regarde pas l'une après l'autre. Je les vois toutes ensemble. Elles forment une vie encore courte, déjà longue, mais fraîche, claire et unie.

Comme les mots sont faibles et la langue impuissante ! Le plus bel hommage est sur ma table, le plus digne du Noble Souverain. Les animer ces images, prolonger le sourire que l'objectif a arrêté, développer le geste à peine commencé, libérer le mouvement suspendu, car tout est vie, pleine, abondante, totale, depuis la première image de 1921 jusqu'à la dernière, celle de ce matin.

Images sans paroles, dites-vous ? Que non ! Que non ! Écoutons-les ensemble. Elles paraissent muettes à celui qui ne les connaît pas. Pour lui, elles gardent leurs lointaines et royales réserves. Mais pour nous qui sommes d'Égypte, Égyptiens ou

étrangers, les images s'étirent, se lèvent et parlent ou nous permettent de parler pour elles.

Regardez celle-ci, la première, mamans d'Égypte et de partout. Penchez-vous sur ce bébé souriant qu'une maman comme vous tient dans ses bras. C'est Farouk déjà ! Farouk chargé de ses destins qu'il ignore et qu'une maman comme vous, émue et peut-être inquiète, caresse des yeux et semble présenter à tout un peuple.

Les enfants royaux ressemblent à tous les autres à leur naissance. Ils ne sentent pas encore le poids de leur royauté, et c'est pour cela qu'ils peuvent sourire, et rire et s'ébattre. La première image est une image d'enfantine gaieté.

Les autres nous permettent de suivre l'Enfant-Prince dans ses ébats, dans ses jeux, dans ses rires, mais aussi dans la stricte observation de la règle qui l'enserme, qui l'enferme et qui, tout jeune, prétend le préparer déjà au métier de demain. Oh ! il y a bien des escapades, bien des farces, quelques caprices aussi. On ramasse parfois de tous petits galets bien ronds, bien dorés, sur la petite plage de Montazah et on les dépose dans une bonbonnière à la place de quelques dragées. Mais aussi on a un beau cheval blanc que l'on monte avec joie, on taquine les serviteurs, on taquine les petites princesses qui sont plus jeunes, on se fait gâter par Tante Nimet dont on aime les appartements à Montazah parce qu'ils sont " tout blancs ". Et puis l'on pénètre en trombe



S.M. le Roi, Recteur Honoris Causa de l'Université
Farouk Ier d'Alexandrie.

chez Maman-Reine, refuge de tendresse, abri contre toute gronderie, oasis de joie où l'on peut faire ce que l'on veut et être toujours pardonné.

Suivons le Prince sur ces images. Ici il prend une leçon d'escrime, là il est en habit de cheval, plus loin il nage. De mignonnes petites poupées blanches sont tout près qui semblent faire cortège à ce Grand Frère qu'elles admirent et qui déjà prend des airs protecteurs. Mais voyez-vous ce bâtiment au bord de l'eau, ce bâtiment tout vitré, clair, spacieux ? C'est l'école, l'école ! Une immense salle de classe avec un pupitre pour l'Elève et une table pour le professeur. L'Elève est assis à sa place comme tous les élèves dans toutes les salles de classe. Les mains sur la table il écoute, il comprend, il essaie de répéter ou d'appliquer ce qu'on Lui a enseigné.

Mais les heures sont longues et le programme rigide. Et puis on aime ceci plutôt que cela. Une ombre gigantesque et sévère quand elle est vue de loin, passe et repasse devant les baies vitrées. L'ombre du Roi Fouad, l'ombre de toute la dynastie. C'est là que se forge et se façonne le Roi de demain. De cette usine immense et minuscule sortira une tête bien faite, un caractère bien trempé, pour le grand royaume du Nil, que Fouad Ier prépare et prévoit. Comment détacherait-il ses yeux volontaires de l'avenir qui se fabrique là ! Il y a sans doute aussi cette tendresse paternelle qui recherche les satisfactions de haute qualité que Son Fils, à l'école, peut Lui donner. L'ombre passe et repasse ; et le Prince redouble d'attention et le professeur redouble de zèle.

Je ne dirai pas le poids de l'écrasant programme des études. Les images ne le disent pas. Elles ne nous représentent pas de Farouk exténué de fatigue et pâle d'insomnie studieuse. Mais au contraire elles nous disent : le Prince grandit, le Prince se développe. Elles nous le montrent Grand éclairé d'Egypte. Il met sa première redingote.

Bientôt, Ah ! oui, bientôt, on cessera pour un temps de l'appeler familièrement Farouk et on commencera à préparer le grand voyage en Angleterre. Le Prince en paraît d'abord joyeux. Nouveautés, liberté, amour de la découverte, cette curiosité de toute chose, de toutes gens qui est déjà en Lui et qui y restera. Il y a des tractations et le Roi Fouad est déjà fatigué. Les dates fixées sont un peu retardées. Le Père s'accroche à l'Enfant. Nous savons pourtant que le Roi va toujours jusqu'au bout de ses décisions. Pour le bien du Prince, dans l'intérêt du royaume, Fouad Ier, le Grand, a jugé que Farouk devait terminer ses études à l'étranger, s'instruire et voir. Mais le drame de la séparation est tout de même eschylien. La date est là ; le roi Fouad semble se tourner vers les heures et leur dire : « Ne soyez pas si pressées, ne m'enlevez pas mon enfant, je ne le reverrai peut-être pas. » Et cette image du Grand Roi accompagnant du regard depuis Ras El Tine le Prince qui s'en va et qui

ne reviendra qu'après sa mort est une des plus tragiques.

Quand il revint d'Angleterre, le Prince du Saïd était devenu le Roi Farouk Ier. Mais il n'avait encore que dix sept ans. Il Lui fallait accomplir cette année de noviciat royal laissant le pouvoir aux Régents, et se contentant de l'apparence de la royauté. Or il semble que déjà il ait peu de goût pour les apparences. Cette année de royauté en fleur a sans doute été la plus efficace et la plus profitable des années d'études du roi. Car s'il ne gouvernait pas, il voyait gouverner et de très près il suivait tous les actes du gouvernement. Il apprenait à « se contenir » comme il disait.

Son goût pour la royauté active, bienfaisante et populaire était sans doute déjà en Lui. Mais tandis que d'autres gouvernaient pour Lui, ce goût s'est développé, accentué. Ce goût est devenu enthousiasme, puissance créatrice, volonté d'action. Les images de cette époque sont celles d'un géant qui tend le jarret, qui tend le bras, prêt à se jeter dans la mêlée de toutes ses forces et de tout son cerveau, de tout son cœur aussi. Un géant auquel toutes les difficultés paraissent insignifiantes, faciles à surmonter. Un géant né pour la monarchie, et qui nous ferait comprendre la monarchie. Sous son regard la muraille capitulaire s'est effondrée.

Depuis 1936, qu'on veuille bien nous pardonner, les images se brouillent. Celles qui sont dans mon cœur ont tendance à dominer les autres, à en effacer certaines ou à les doubler et les tripler. Les plus précieuses vraiment, les plus nettes et les plus vivantes sont celles que je porte en moi. Elles ne peuvent pas se figer les images de ce petit salon des Cérémonies à Montazah que personne n'a jamais dessiné, l'officier de service, le chambellan de service, un maître des cérémonies, une machine à écrire portative, le médecin du Palais, les sourires et la courtoisie de tous, les gestes de l'accueil déférent, le petit café et le verre d'eau glacée, les cigarettes que tendent toutes les mains, et puis le silence ! Ce silence qui attend toujours quelque chose ou quelqu'un !

On entre dans ce silence, on se mêle à lui, on se dissout en lui. Il est la grande leçon royale « savoir se taire, savoir attendre ». L'agitation, le tumulte, le bavardage même, sont bannis du palais. De temps en temps des éclats de rire enfantin au dehors et les bruits cadencés d'un cheval sur la route asphaltée de l'immense parc, puis le vent du large, le mugissement des vagues. Une sonnerie grêle appelle un fonctionnaire vers des destinations inconnues une chambre intérieure, laquelle ? et c'est tout.

Les minutes sont longues. Elles semblent avoir conscience de leur importance de minutes royales, grosses de l'histoire du règne qui commence. Rien n'annonce leur arrivée ni leur départ. Et quand furtivement on cherche leur trace sur la petite montre

qu'on a presque honte d'avoir dans la poche de son gilet, on s'aperçoit qu'elles sont encore là, les éternelles. Quelques instants plus tard, sous l'œil d'azur du Roi, elles seront si légères, si rapides. Elles fuiront comme si elles avaient peur de Son regard, et nul visiteur ne pourra jamais les compter.

D'autres images se pressent, se bousculent, veulent passer premières. Dans les grottes de Montazah, le roi archéologue fait fouiller. A n'importe quelle heure de la nuit, on a ordre de le réveiller avant de dégager la moindre petite amphore en grès, la plus petite statuette, la plus humble lampe en brique rouge. Il descend dans l'eau et, doucement, de ses longues mains, il caresse la trouvaille, la nettoie, la rapporte comme un trésor dans son petit musée personnel. Ici la modeste Fiat liliputienne, plus petite que le roi qu'elle porte, vient quand on l'appelle, comme un animal obéissant et puis roule sur l'aile, à travers le parc, à la grande frayeur du voisin honoré. Là à l'ombre des gazouarinas, ces pins d'Egypte, le roi raconte son enfance.

Que d'images, que d'images. Et ce grand, cet immense cabinet de Montazah que l'on n'atteint qu'après avoir traversé des salons d'enfilade et qu'un rigide protocole, que la bienveillance du roi souvent atténuée, voudrait qu'on ne quittât qu'à reculons. Cabinet de travail et de méditation où, paupières baissées, un jeune roi, avide de savoir, emmagasine, engrange et retient toute la pauvre petite connaissance humaine. « Savez-vous que Sa Majesté n'a que dix-sept ans ? » disait un des Régents. Et nous pouvions lui répondre : « Il a l'âge de Sa Taille, Excellence ». L'âge de Sa Taille ! La providence avait tout prévu sans doute. Un jeune roi de taille normale aurait dû lever la tête pour parler à ses ministres chevronnés. Mais Lui baissait son sourire sur les hommes qui auraient voulu le conseiller.

Les jours passaient remplis, remplis ; pas une minute n'était perdue. Ce fut le grand voyage aux pierres. Les millénaires écoulés se présentaient et se faisaient comprendre. Le roi s'enfonçait dans les siècles, prenait la grande leçon d'éternité avant de se mettre à construire. Comme nos monuments européens vont Lui paraître petits quand, quelque temps après, ayant quitté la Vallée des Rois, ayant quitté la Vallée des Reines, s'étant recueilli devant les temples, assis aux pieds des Colosses, Il retournera à ce jeune Occident pour y passer quelques mois avant le retour définitif.

Que d'images encore là. A Louxor, à Assouan, Il était à l'échelle ; Il aurait pu tenir Son Conseil. Mais à Londres, mais à Paris, mais en Suisse, était-Il

étranger ? Non, certes. Le vieux Président Lebrun, pour une fois, inquiéta le protocole. Il recevait Farouk. Il dépassa de plus d'une heure les instants qui lui étaient assignés.

Voulez-vous une image de Paris ? C'est le 14 Juillet, la revue des troupes à l'Arc de Triomphe. Le Roi, notre Roi, aurait pu être sur l'estrade présidentielle à la droite du Président Lebrun. Les troupes lui auraient présenté les armes, le peuple l'aurait ovationné. Eh bien, non ! Il n'a pas voulu tout cela. Il est dans la foule. Il regarde comme un simple curieux, comme un simple citoyen. Sa taille Lui permet de tout voir, sans que le petit peuple se demande quel est ce beau jeune homme qui applaudit en chœur. Il retourne à Vichy tout seul en Diesel, car sa fugue a été dépitée.

Une autre image, le quai de Marseille. Farouk arrive. Là Il est le Roi. Les régiments, musique et drapeaux en tête, rendent les honneurs. Farouk salue et sourit. Et une foule de portefaix, d'ouvriers du port, de petites gens, pourtant pas très royalistes d'ordinaire, hurlent « Vive le Roi ». On navigue. Le Roi a ses salons en haut, au pont supérieur. La Reine et ses dames sont en bas avec les Princesses pimpantes et rieuses. Il y a aussi une petite jeune fille qui lit un livre dont les pages ne se tournent pas souvent.

Le bateau poursuit sa route. Il approche de la terre d'Egypte. Une dernière image avant la descente. Le Roi, seul, dans sa longue redingote, regarde Ras El Tine, regarde sa terre, regarde ce million d'être humains partout perchés attendant, attendant Lui. Ses yeux d'azur ne sont pas loin des larmes. L'arrivée à Alexandrie, l'arrivée au Caire, la prestation du serment, images d'Epinal, images de couleurs violentes, images éternelles. Le règne a commencé.

L'histoire s'est emparée de Farouk. Ici le montreur d'images devrait éteindre sa lanterne, si le montreur d'images le pouvait ! Mais, près de onze ans de règne, et de quel règne, lui disent : « Montre, montre, encore une ! » Et les images foisonnent. Celles du temps de guerre, celles du temps de paix. J'en vois deux, celle du Chasseur, celle du Pilote. J'en veux retenir une seule, celle du Pilote : Il conduit Son bateau sur lequel Il a embarqué tout un peuple de vingt millions d'âmes à travers les récifs géants, dans une mer démontée, au centre des gouffres, et Il tient bon. Les Arabes là-bas, de tous les pays, de toutes les rives, font signe. Ils veulent embarquer aussi sur le bateau de Farouk. Gouverne ! Gouverne ! Pilote de la Nouvelle Egypte ! Et Dieu te garde !

Th. de Comnène

Marcelle Capy en Egypte

Notre aimable collaboratrice et amie Marcelle Capy est en Egypte depuis ces jours derniers.

Ci-dessous nous reproduisons un grand passage d'une de ses nombreuses conférences. Il nous semble exprimer le mieux l'essentiel de sa pensée.



Marcelle Capy

Rappelons que Marcelle Capy écrivain, journaliste et conférencière, aussi connue en Europe que dans le Nouveau Monde est l'auteur de : « Une voix de femme dans la mêlée » (préface de Romain Rolland), « La défense de la vie », « L'Amour-Roi », « Des hommes passèrent » (Premier prix Séverine), « Du côté du soleil », « Femmes seules », « Le fil luisant », « La maison du passage », « Avec les travailleuses de France », « La vie tient à un fil » (1947).

Ayant avant sa parution publié un fort beau passage de ce dernier livre, nous joignons nos vœux à ceux des chroniqueurs littéraires de France et souhaitons que le cinéma fasse un jour prochain défiler devant nos yeux ces personnages qui habitent les villages du Quercy dont les cloches ont les premiers chanté au cœur illuminé de notre amie l'amour universel.

N.D.L.R.

...« Invisibles, mais présents, les morts du petit cimetière évoquaient le passé.

Le village d'autrefois se reposait dans la fraîcheur obscure de la terre. Et le village d'aujourd'hui travaillait sous la pluie ou sous le soleil, en attendant de venir le rejoindre. L'ombre du clocher s'allongeait sur les tombes comme une sainte protection. Les défunts n'étaient pas perdus. On savait où les retrouver. Le clocher les unissait aux vivants.

Sur le clocher, bobine de pierre, s'enroulait le fil du Temps.

Cœur de l'Espace, Cœur du Temps, le clocher est aussi le cœur de l'activité collective. Sa voix commande l'emploi des heures.

Angelus du matin : la ménagère se lève, allume le feu, fait chauffer le café, — et les hommes partent l'outil sur l'épaule ou poussant les bœufs.

Angelus du midi. Tout s'arrête. On court vers les maisons. La table est mise, le vin tiré. On mange de bel appétit afin de reprendre des forces. Le soleil brûle. Les cigales chantent. On fait la sieste. Puis on repart.

Angelus du soir. La nuit tombe. La solennelle paix du crépuscule emplit l'espace. Les roues d'une charrette grincent dans le silence. Des bruits de pas résonnent sur la route. La journée est finie. Le travail est fini. Le ciel s'assombrit. Les fenêtres s'éclaircissent. Paix sur la terre !

Ainsi, tout au long des jours, la cloche sonne le réveil, le repas et le repos. Elle sonne pour tout le monde à la fois et sa voix qui rythme les heures harmonise les gestes qu'imposent le labeur et la nécessité.

Le clocher annonce les événements.

Il dit les naissances, les mariages et les enterrements.

Un garçon se hisse près des cloches et les frappe d'un marteau léger. Une sonnerie d'allégresse s'épappelle dans l'espace comme une pluie de joie.

Aussitôt on sait la nouvelle :

— On baptise la petite d'un Tel...

Et on sourit parce que les naissances, au village, ont la grâce de l'espérance.

Quand la cloche sonne le glas, les femmes sortent sur le pas des portes :

— Qui est mort ?

— Il a fini de souffrir...

Le glas pleure. Les gens soupirent. Nul ne part dans la désolation de l'indifférence car le clocher rappelle, matin et soir, jusqu'au moment de la mise en terre, qu'il faut rassembler autour de ceux qui s'en vont la pensée émue de ceux qui demeurent.

La cloche dit le danger et rappelle le devoir d'entr'aide. Le tocsin sonne. Il y a le feu. On court au secours. On fait la chaîne. Et l'incendie bat en retraite parce que les hommes savent depuis toujours — et n'ont pas oublié — la solidarité qui les lie l'un à l'autre.

Il y a aussi les dimanches, les fêtes : la joie commune et le plaisir de s'assembler.

Les dimanches sentent bon le savon, le linge propre et le pot-au feu. Les hommes se rasent. Les femmes font leur toilette. Les filles s'attardent devant le miroir. Chacun se fait beau. Chacune se fait belle. Les vieilles retrouvent sous la cendre l'étincelle encore vive du désir de plaire.

On se réunit autour du clocher. On salue les tombes. On salue les gens. On bavarde. On se confie les faits de la semaine. On vit ensemble.

Au plein hiver, pendant la nuit si longue qui semble peser sur la terre comme un couvercle, la cloche chante à la minuit, la puissante et éternelle chanson de l'Espérance. Noël, Noël... tout semble mort. La gelée paralyse les sèves. On dirait que la nature se laisse aller au désespoir et s'abandonne au froid qui tue. Mais le clocher, comme un ancêtre qui a beaucoup vu et beaucoup retenu, raconte que rien ne s'arrête et qu'une année neuve commence quand celle d'avant finit. Et le boudin du réveillon rissole dans la poêle à frire. Noël, Noël... trinquons en cœur. Le printemps couve sous la glace. Le clocher glorifie l'Enfance et les vieillards tendant aux bûches leurs pieds lourds se souviennent amusés de leurs petits sabots passés.

Au printemps, les Pâques entonnent l'allégresse du carillon. Les aubépines sont fleuries. Les cerisiers roses et blancs semblent de jeunes mariées en crinoline comme on en voit sur les images où s'attarde la grâce effeuillée des belles de jadis. Les côteaux s'animent. Des églantines piquent dans les broussailles la cocarde de leur candeur rose. Et par les Causses solitaires le figuier aux branches tordues ouvre sa feuille.

Le matin de la Saint-Jean, la cloche sonne de bonne heure. On dirait que l'Angelus du soir et l'Angelus du matin se donnent la main. C'est la nuit la plus courte de l'année.

Ma grand'mère disait :

— Celles qui se lèvent avant que le soleil n'ait séché la rosée, doivent frotter leurs joues avec des feuilles encore humides. Ainsi elles seront belles pendant toute l'année.

Et je sautais du lit dès le premier coup de cloche. Je courais vers les grands buis. Ces buis, plus que centenaires, avaient de petites feuilles luisantes et fraîches. Tandis que l'Angelus saluait le matin, je caressais mes joues à la fraîcheur des buis afin de récolter la beauté dont rêvent les jeunes filles — celles des villages et celles des villes; celles de partout.

Le jour de la fête votive, le cocher se réjouit. Le jour de la Toussaint, il se rappelle et se recueille. Il n'est qu'un clocher de pierre. Mais il est le cœur de la vie. Et l'amour du clocher, c'est l'amour de la vie.

* * *

C'est plus encore. Le clocher monte. Les maisons les plus fières ne lui vont pas à l'épaule. Il pousse droit. Il pousse haut. Il ne se contente pas de jaloner l'espace et de faire du temps une guirlande qui s'allonge indéfiniment sans jamais se briser. Il ne bat pas seulement la mesure de la vie commune avec ses joies, ses travaux, ses tristesses. Il est aussi l'image d'un rêve à qui ne suffisent pas les réalités de la terre et qui aspire à l'idéal du ciel.

Il fut construit par de magnifiques ouvriers qui avaient foi en l'humanité éternelle et qui bâtissaient pour l'éternité.

Les siècles sont passés. Le clocher demeure.

Il est le symbole exaltant de l'invincible espoir des hommes qui portent dans le sanctuaire de leur poitrine, un cœur plus grand que l'Espace, plus fort que le Temps, plus téméraire que la jeunesse — un cœur qui dit : « Non » au destin.

Le destin parle d'éphémère, de fumée, de cendres, de poussières.

Le cœur répond : Eternité. Et lance vers l'azur où le soleil rayonne le cri d'une Espérance illimitée. Et c'est le cri de la vraie gloire humaine.

Ils sont nés dans la souffrance — et ont fini de même. Mais leur cœur a conçu l'Idéal. Et la grandeur humaine est là.

Ils se sont battus avec la terre, le froid, la nécessité. Ils ont été frappés par l'injustice, la méchanceté, le mauvais sort. Ils ont souffert — et ils ont fait souffrir. Ils ont été chétifs, ignorants et chargés d'erreurs, subissant le mal comme le cheval subit le mors... peut-être! Mais l'avoine suffit à la consolation du cheval, tandis qu'il a fallu l'immense rêve du Ciel pour consoler le cœur des hommes.

Ils ont rêvé comme ils ont su selon leurs possibilités passagères. Ils ont traduit leur rêve comme ils ont pu, selon leurs connaissances passagères. Ils étaient bornés dans le temps et l'espace. Mais il a fallu l'Infini pour apaiser leur désir. Ils étaient des hommes. Et je me reconnais en eux comme je les retrouve en moi.

Symbole de l'élan irrésistible qui soulève l'humanité comme le levain fait lever la pâte — le clocher du village porte vers les nuages vagabonds, vers l'abîme bleu des jours, vers l'abîme étoilé des nuits, le chant triomphal de l'aventure humaine.

Et c'est un chant universel.

J'écoutais les cloches du village. Et celles des villages voisins. Les côteaux bornaient l'horizon. Les bois fermaient les perspectives. La voix des cloches parlait au-dessus des arbres, des plis du sol, des champs variés.

Les unes sonnaient clair et les autres plus grave. Mais elles disaient les mêmes choses.

Les clochers étaient différents et ne dataient pas de la même époque. Mais ils avaient été construits pour exprimer les mêmes vérités.

Et si les villages étaient multiples et divers —

limités par les distances, les accidents du terrain, la rivière, les champs — leur âme était semblable.

Au-dessus des petits univers clos, le vent emportait l'âme musicale des villages — le chœur des clochers chantant la marche des jours, des saisons, des travaux, des êtres et des rêves — la marche universelle au sein de l'Univers sans fin.

Et l'amour du monde était déjà là.

Marcelle Capy

(Extrait : « De l'amour du clocher à l'amour du monde », conférence faite à Paris.)

O Méditerranée

« Mais, ô mon cœur, entends le chant des Matelots ». MALLARMÉ

A PAUL VALÉRY, en témoignage de vive admiration.

*La sirène crie et déchire l'air
Comme une sifflante lame de fer;
Dans un brusque et large claquement d'ailes
Les mouettes, épouvantées, s'envolent,
S'enlèvent au-dessus des vagues molles,
Tournent, planent, quelque temps, dans le ciel;
Soudain le navire tumultueux,
Au bastingage hérissé de mains
Qui font de doux gestes de tendre adieu*

*Démarre et se creuse un chemin marin,
Vite effacé sous l'écume rampante.
Il s'éloigne des quais et de la ville,
La lourde coque, doucement, oscille
Parmi la légère houle ondoyante
De la Méditerranée qui palpète
Comme un immense cœur bleu et liquide;*

*Il s'éloigne et, peu à peu, diminue,
Disparaît au large, à l'horizon nu,
Qui semble le bout de l'immense globe,
Là-bas, où le bord du ciel clair et courbe
Semble s'unir, se river à la mer,
Là-bas où s'étend l'espace désert
De l'onde innombrable, nette et profonde
Au delà de laquelle commence le monde !*

— Méditerranée ! Méditerranée,
Qui, depuis mes juvéniles années
Eblouis mes yeux, enserre mon corps
Dans l'île étincelante d'azur, d'or,
Étroitement pressurée de lumière
Par les éblouissants midis solaires !

— Méditerranée ! Méditerranée
Toi qui étreins en frémissant la Corse,
— Couverte de granit comme d'une écorce —
Pareille à une ample barque amarrée !

— Méditerranée ! ô plaine azurée,
De scintillante moire démesurée,
Et de satin brillant, d'or lamé,
Toute secouée d'amoureux frissons
Quand, comme des danseurs, les vifs rayons
Enlacent, tendrement, ta chair vibrante,
Des brûlantes caresses gémissante !

— Méditerranée ! Route vaste et bleue !
A son attrait troublant, vertigineux
Je cède ce soir et mon désir court,
Bondit vers les vaisseaux qui te parcourent
En tous sens, te sillonnent, te labourent
Comme d'actives charrues nuit et jour !

— Méditerranée ! Depuis mon enfance
J'entends, j'écoute tes chants des distances
Qui font rêver ma ferveur solitaire.
Je me dis : « Le bonheur est de partir
Et, successivement, d'appartenir
A tous les divers pays de la terre ».

— Méditerranée ! Porte ouverte sur l'infini
De l'espace qui tente les êtres hardis,
Tous ceux pour qui chaque contrée est exigüe
Et qui d'immensité ont le besoin aigu,
Tous ceux qui ont le cœur aventureux
Et qui vers le neuf destin vont joyeux !

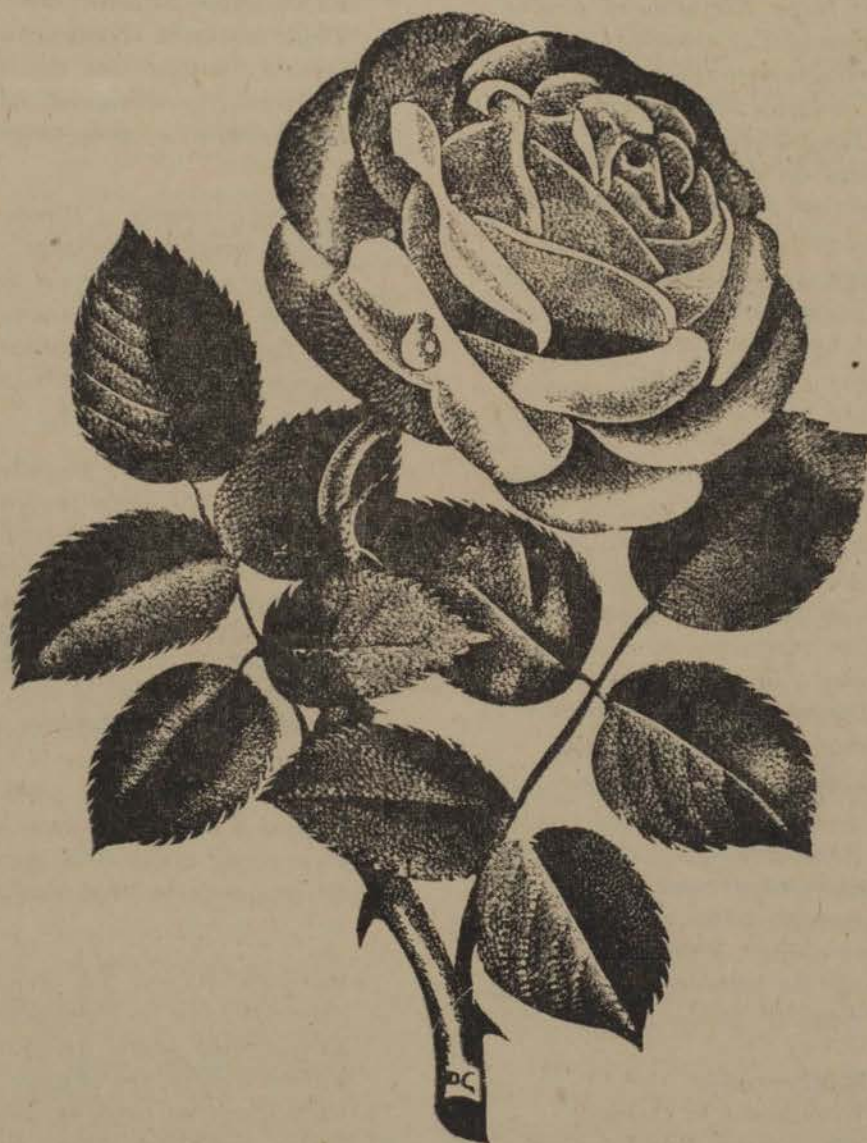
— Me voici devant ton étendue qui m'obsède
Enviant tous les voyageurs qui te possèdent
Et qui sont partis un jour, épris de conquêtes,
Vers des ciels, des climats, des visages nouveaux,
Vers d'autres aspects, sous des latitudes
Où se rompt la chaîne des habitudes,
Ailleurs où tout sera fort, inouï et beau !

Me voici sur ton clair rivage qui halette
 Comme une tremblante prairie de violettes !
 C'est le soir, ces minutes exaltées du jour
 Où le clair firmament changeant a, tour à tour,
 Des couleurs violentes et des couleurs tendres,
 Où l'âme des humains espère, dans les
 chambres,
 Affamée par l'ardente splendeur de l'été,
 Par la torrentielle chaleur de juillet !

— Méditerranée ! En ces instants véhéments
 Mon être fervent est comme un oiseau puissant
 Raugue et qui bat des ailes inlassablement !
 Et qui veut s'élaner jusqu'à l'épuisement !
 De mon cœur fuse le vif désir d'évasion
 Qui déchainé, est comme un ouragan de passion
 Qui submerge toutes mes autres tendresses
 Et me lacère comme une âpre détresse !

— O Méditerranée ! Emporte-moi au loin :
 C'est aux lieux qu'on ignore que vivre est divin !
 — O belle Corse ! Mon natal paysage !
 Pardonne ce goût fougueux du voyage
 Qui me vient, peut-être, du fond des âges,
 Du fond du Passé où nos ancêtres barbares
 Etaient nomades, erraient au hasard !
 — O ma belle Corse ! Je t'aime encor
 Et je te sens enroulée à mon corps ;
 Dans mon sang, comme une brûlante houle,
 Ton parfum d'immortelle sauvage roule
 Et je sais que lorsque j'aurais tout vu
 Tout contemplé, tout aimé, éperdue
 Vers toi, je reviendrai, ô tendre mère !

Diane de Cuttoli



GALANIS : Bois gravé.

AFTERTHOUGHTS

L'Art de Charles-Louis Philippe



Charles-Louis Philippe

Une œuvre d'art réclame, de celui qui la crée, un patient et difficile travail. Mais, lorsqu'elle sort, achevée, des mains de l'ouvrier, elle exige qu'aucune trace ne demeure de l'effort : elle doit paraître **chose naturelle**. Les Fables de La Fontaine donnent cette impression. Sans emprunter d'autres exemples à la littérature, nous pouvons dire, semble-t-il, que nous la percevons aussi dans l'œuvre de Charles-Louis Philippe, qui, au prix d'un labeur acharné, est devenue, naturelle et simple.

Certaines des lettres qu'il écrivait à son ami de Belgique, Henri Vandeputte témoignent de sa ténacité au travail et de la souffrance qu'il éprouvait lorsqu'il « n'avancait pas », lorsqu'une lutte presque désespérée s'engageait entre la sensation qu'il voulait rendre et la forme qu'il voulait lui donner. Dans une lettre du 3 janvier 1897, il disait : « *Il suffit que je la travaille (la forme) pour qu'elle soit plus mauvaise et plus contournée encore* ». Aussitôt, il est vrai, il ajoutait ces mots qui sont bien ceux d'un excellent ouvrier amoureux de son ouvrage : « *Mais, cré Dieu ! que je vais m'y appliquer ! C'est d'ailleurs un tel plaisir, travailler ses phrases et ses idées, que le soir, quand je suis dans ma chambre à le faire, j'atteins à de grands bonheurs* ». Dans une

autre lettre (30 mai 1897), il lui apprend qu'il a recommencé quatre fois la fin d'un conte, « *et elle ne me plaît pas encore* ». Il est mort sans avoir pu achever son « Charles Blanchard » et, aux deux seuls chapitres qu'il en a écrits, il a donné des variantes et des versions multiples. Sans doute ces diverses variantes sont-elles dues autant à son indécision quant à l'esprit du livre, qu'à l'exigence de la forme, mais elles n'en attestent pas moins l'acharnement de son travail et son besoin de perfection.

C'est surtout en regardant Philippe sous cet aspect qu'on peut le considérer comme un artiste. Il fut un artiste de la forme. Mais on se méprendrait sur lui, croyons-nous, en attribuant à certaines attitudes de ses personnages, à certaines des paroles qu'ils prononcent, la valeur d'une surprenante trouvaille qui ne séduirait que l'imagination. Il n'a pas recherché la surprise, il a voulu être vrai. L'homme, chez lui, a dominé l'écrivain, il l'a absorbé, l'homme qui conte la vie comme il la voit et comme il la sent. Un jour, confiant à Vandeputte le rêve qu'il n'a cessé de faire jusqu'à sa mort d'un bonheur familial et simple, il ajoutait qu'il pourrait y « *écrire de beaux livres, parce que ma vie y serait toute* ». Sa vie, nous le savons, est celle des humbles auxquels il s'est uni, parce qu'il est de leur milieu, qu'il les a connus et aimés. Et ses humbles, les humbles, devons-nous dire, ont une âme; ils ne sont pas ces animaux aux instincts primitifs qu'on nous a trop souvent montrés. Ils ont des rêves, ils ont une distinction d'âme qui ne se révèle qu'à ceux qui les approchent dans un esprit de sympathie. C'est parce qu'on oublie cela, qu'on peut tenir pour invention pure, pour trouvaille d'écrivain imaginaire, l'attitude du petit Charles Blanchard devant le prestigieux manège de chevaux de bois. On se rappelle que, s'écartant doucement et docilement devant les gens qui s'en approchent, il leur abandonne le terrain et s'en va « *quelques pas plus loin, dans un coin, prendre la place qu'ils avaient bien voulu lui laisser* ». Or, ce geste qui serre le cœur, ce geste touchant de l'enfant fixé dans sa pauvreté, s'il est devenu plus rare aujourd'hui, ne l'était assurément pas quand le père de Philippe était enfant, et c'est son enfance qui nous est contée dans ce livre. Il y a une centaine d'années, les pauvres n'avaient pas encore pris conscience de leurs droits; ils acceptaient comme une barrière naturelle la clôture qui les séparait des riches. Ce trait est donc tout à fait en harmonie avec l'esprit des pauvres. Il est fort probable que le père de Philippe l'a rapporté tel qu'il se présenta et comme il l'a senti. Du reste cer-

tains d'entre nous pourraient, dans leurs propres souvenirs, retrouver plus d'un trait tout proche de celui-là. Combien d'enfants du peuple lèvent des regards émerveillés devant la grille d'un magnifique parc privé, couvert de pelouses ondulées et de massifs fleuris, sans même penser à y pénétrer ? A la suite d'une longue habitude, venue du fond de leur famille, ils appuient le front sur les barreaux du portail, regardent, s'extasient, puis, à l'appel de leur mère ils s'éloignent en trotinant, et ils disent simplement combien c'est beau !

Dans ce même « Charles Blanchard », au moment où l'enfant, âgé de douze ans, effrayé et prostré, entre dans la maison de son oncle le sabotier, il apporte avec lui, dans cet intérieur ordonné, « toute l'odeur misérable de son passé ». Rose, sa tante, voudrait lui crier « *Va-t-en, tu sens mauvais* ». Elle se retient pourtant, et n'ose avouer son offensante pensée. Mais, il est vêtu de misérables hardes qui ressemblent à celles qui gisent dans les fossés parmi les casseroles percées et les taupes mortes, et, en le regardant, sa tante se dit : « *C'est plus fort que moi. Il me semble que je n'ai pas sorti mes balayures de la chambre* ». Elle se contient encore, mais, un soir, alors que sa vieille paillasse est prête et l'attend pour la nuit, elle s'approche de l'enfant et, dans l'oreille, comme s'il était sourd, elle lui crie : « *Faut te coucher, grand-père !* » L'abominable cri ! Que l'inconscience du mal infligé excuse à peine ! L'enfant, réduit à l'état de bête, n'en sent pas, faut-il dire : heureusement, toute l'horreur. Mais le lecteur, mal à l'aise, s'arrête sur la page et songe. Il peut croire un instant à ces mots méchants et volontairement outrés que l'on rencontre parfois dans la littérature, aux mots d'un Jules Renard, par exemple, où le besoin de surprendre par une trouvaille originale l'emporte sur la vérité. Puis, il se ravise. La vie contient de ces mots terribles. On en a entendu de semblables. Le petit Philippe lui-même lorsqu'il était à Montluçon, dans son grand lycée de pierre, s'est probablement souvenu du pion, et des amères rebuffades qu'il en a reçues. Certaines phrases de « La Mère et l'Enfant » ne peuvent laisser aucun doute à ce sujet. Non, l'art n'a pas eu besoin d'intervenir pour fournir ces cris, ces pensées tragiques. C'est la compassion, c'est la sympathie, c'est la faculté de se mettre dans la vie des autres et particulièrement de ceux qui souffrent qui ont permis à Charles-Louis Philippe de retrouver le langage de la dure vérité.

Ceux qui ont lu « Bubu de Montparnasse », se rappellent qu'un soir Berthe, la petite prostituée, lasse et désespérée, venant à passer devant l'église Saint-Leu, sentit un souffle étrange l'entraîner dans l'église. Elle s'assit sur une chaise, et, surprise elle-même de son geste, ne sachant pas trop ce qu'elle était venue faire en ce lieu, elle se mit à dire : « *Mon Dieu, je ne suis qu'une vadrouille.* » puis elle conta

sa vie, sa malchance, son innocence. Plus tard, son père venant de mourir, on la retrouve une nuit sur le trottoir afin d'y « travailler », d'attirer un ou deux clients, gagner assez d'argent pour acheter un chapeau de deuil et assister le lendemain à l'enterrement. Ces traits, qui nous surprennent, sont-ils, eux aussi, un effet de l'imagination de l'écrivain ? La réponse, nous la trouvons dans une nouvelle lettre de Charles-Louis Philippe à son ami Henri Vandeputte, du 29 mars 1901. Il lui dit : « *Garde-ça pour toi : le chapitre de l'église est vrai. Il y avait trois ans qu'elle n'avait mis le pied dans une église. Le trottoir, la nuit de la mort de son père est vrai aussi. Plus étonnant : le dernier chapitre est vrai. La lettre est vraie aussi !!!...* »

Ces preuves d'accord complet avec le réel ne sauraient diminuer d'aucune façon notre admiration pour Charles-Louis Philippe. Elles nous rapprochent de lui davantage encore. Elles nous montrent un écrivain qui fut d'abord un homme, et non un littéraire. L'un de ses grands mérites est d'avoir découvert à nos yeux l'âme délicate et souffrante du peuple.

Toute son œuvre est une œuvre de sentiment. La sensation que l'artiste recherche comme un but, comme une satisfaction en soi, il ne l'a utilisée que pour traduire un sentiment. Elle est un moyen auquel il a fréquemment recours et qui lui vient sans effort parce que toute joie, toute douleur, l'atteignent dans son corps comme dans son âme. On l'a parfois comparé à Dickens, qu'il n'a peut-être jamais lu et dont il ne semble pas avoir parlé, étant beaucoup plus attiré par la peinture de la fatalité que l'on rencontre chez Thomas Hardy. Mais, il y a en effet, chez lui, des descriptions qui permettent d'évoquer le souvenir de certaines pages de Dickens. Reprenons « Charles Blanchard » et relisons la description qu'il donne de la maison du sabotier : « *La maison de Baptiste Dumont était pleine de sabots. Elle en contenait tant que l'on comprenait bien vite qu'elle ne pouvait contenir autre chose. Les uns, accrochés aux quatre murs par des clous, en occupaient toute la surface. Ils étaient là : il y avait des sabots sur les murs, ils avaient pris tant de place que l'on n'était pas certain qu'il en restât pour les murs derrière les sabots. Les autres pendaient par rangées à des cordes tendues en travers de la chambre un peu plus haut que votre tête, et entre chaque rangée il y avait assez d'intervalle pour que l'on pût apercevoir, suspendue à des cordes tendues un peu plus haut que les premières, une seconde couche de sabots. Ce que l'on voyait donnait à prévoir qu'il y avait une troisième couche encore et comme on n'apercevait pas le plafond, on ne pensait pas à lui, et l'on se disait que quatre, que cinq, que cinquante couches, qu'une pyramide de sabots emplissait jusqu'au toit un grenier situé au-dessus de la maison. Après avoir cru à ceux du grenier, on*

était porté bien vite à croire à ceux de la cave. Comme une partie du sol de la boutique était occupée par des sabots que l'on avait posés sur le carreau, l'imagination grossie par la vue de tant de ces objets ne se satisfaisait pas d'une vérité si simple, et l'on en arrivait naturellement à penser qu'une masse de sabots déposés dans la cave, avait monté, poussé par la force irrésistible du nombre, ou mieux encore, qu'un volcan de sabots surgi des entrailles de la terre avait crevé le plancher et répandu dans la maison, comme une lave, son torrent envahisseur ».

Eh bien, nous dira-t-on, Charles-Louis Philippe ne confesse-t-il pas lui-même, dans ce passage, que l'imagination entre en jeu ? Soit ! Mais, devant pareille richesse, devant une débauche de sabots semblable, qui donc ne se sentirait pas entraîné par une débauche d'imagination correspondante ? Seulement, il n'a pas inventé l'atelier, il n'a pas inventé ces myriades de sabots; il les a vus, chez lui, dans sa famille, dans son village ! Le spectacle a déchaîné son imagination, celle que nous avons tous, peu ou prou, car, la folle du logis ne vit-elle pas en chacun d'entre nous ? L'art n'est pas dans la découverte, il est dans la forme, comme dans le choix et l'agencement des détails, dans un certain esprit de mesure qui le retient et qu'ignorait Dickens chez qui l'imagination, devenue jeu, ne connaissait plus de bornes, ne savait plus se limiter. Charles-Louis Philippe ne va pas au-delà de l'impression qu'il veut rendre et il ne peut moins en dire pour nous donner ce sentiment de bonheur illimité que procure le travail. Cette alerte description qu'il semble faire avec le seul plaisir des yeux et qui a dû lui coûter de nombreuses ébauches, est le moyen grâce auquel il communique sa joyeuse impression.

Ce goût de la mesure apparaît dans la courte étendue de chacun de ses ouvrages. Ses livres ne sont pas ces gros volumes que nous recherchons aujourd'hui. Au lieu de tout exprimer, de tout dépeindre par le menu, il fait un choix, il élague. Il stylise. Il ne s'écarte pas de l'impression qu'il veut donner. Ses livres sont des tranches de vie, qu'il ajoute les unes aux autres, des fragments qu'il joint et qu'il assemble sous la force d'un sentiment prédominant. Ce qui nous reste d'une lecture de Charles-Louis Philippe, ce sont des scènes très fortes ou très émouvantes qui ne s'oublient pas. Ce sont les visites au médecin de Cérilly ou les visites au châtelain du voisinage, dans « La Mère et l'Enfant » où, à travers des faits très simples, apparaît une idée ou un état d'âme. Une attitude, quelques mots, un dialoguè réduit à ces quelques mots, expriment une âme. On a parfois dit que son œuvre faisait songer aux impressionnistes, parce que, comme eux, il procède par touches. Soit ! Mais, en la composant, y a-t-il jamais songé ? Les artistes qui furent ses amis, n'étaient pas des impressionnistes. Ils s'ap-

pelaient Albert Marquet et Charles Guérin. A la vérité, il ne s'attachait qu'à ce qu'il avait senti et compris; les mots inutiles, les scènes gratuites ne l'intéressaient pas. Cela disparaissait de soi-même. L'homme, en lui, dépassait l'artiste, sa nature même l'élevait au-dessus de l'art, elle le conduisait par des voies simples et instinctives à réaliser ce que d'autres ne réussissent que par l'artifice.

C'est donc dans le travail du style qu'il s'est livré au combat le plus acharné. On sait le prix de l'effort, quand on veut atteindre au style naturel. Ses premiers ouvrages, et surtout « Quatre histoires de Pauvre Amour », sont loin d'être exempts de maniérismes aujourd'hui fort démodés. Nous y retrouvons tous les éléments de la prose poétique qui triomphait au temps de sa jeunesse, toutes ces recherches un peu ridicules qui trahissaient un effort malheureux pour rendre des impressions mièvres ou langoureuses. La sentimentalité de Philippe s'en accommodait alors très bien. Dans une seule et même page, voici « la besace ballottante », « la marche serpentante » et les « jambes flageollantes ». On lit, à un autre endroit, qu'il se préparait à réciter des vers où Verlaine « chanterellait la tristesse » et « s'éjouissait de Dieu ». Une autre de ces histoires présente un garçon qui conte ses « désespérances » avec des yeux moirés dont la grâce irradiait « en une pénétrance aiguë ». Il est inutile d'insister. Relevons seulement, pour la curiosité, la présence des « Ah ! », si chers à Gide, ainsi que des tournures auxquelles l'auteur d'« Isabelle » nous a habitués : « La bonté de vivre fait les chants cesser », et, dans « La Pauvre Marie », Philippe écrit que « si elle vous caressait, vous aviez au corps, aux joues, aux mains, une tiédeur grande qui faisait ses yeux briller... »

Il a très vite abandonné ces procédés affectés. Il a très vite atteint au naturel. Son langage est composé de mots très simples. Cependant il ne ressemble pas au langage ordinaire des écrivains, c'est pourquoi on l'a quelquefois accusé de fausse simplicité. Les critiques servants qui lui ont fait ce reproche ont seulement oublié que Philippe parlait des humbles. Ou bien, s'ils ne l'ont pas oublié, peut-être auraient-ils préféré de bonnes grosses phrases patoisantes à l'accent très gras ou très rude, qui sentent, qui fleurent comme ils disent, le terroir ! Or, Philippe n'est pas un écrivain du terroir. Il est le porte-parole des humbles, de tous les humbles; il n'a jamais songé à dépeindre la vie pittoresque des paysans. Il n'a jamais recherché la couleur locale. Mais, confondant son âme avec celle des paysans pour la connaître, pour la vivre, il a voulu en révéler la délicatesse. Le premier sans doute dans la littérature française, il a découvert l'élégance des humbles, leur pureté, leur élan vers la vie, leur confiance obstinée, puis leur lassitude et leur silencieuse dignité. Leurs souffrances lui sont entrées dans

le cœur et il les a tenues serrées en lui parce qu'il était volontairement resté un homme du peuple.

Pour rendre au plus près du naturel ce qu'il sentait, fût-ce joie ou tristesse, bonheur ou malheur, il n'a voulu que reproduire la sensation physique qu'il en recevait et que ses personnages en recevaient eux-mêmes. La vie, la destinée, l'avenir, la solitude, l'espérance, ne se réduisent pas à de simples abstractions. Ce sont des choses douées de vie, voire des personnes, des compagnons, des amis ou des ennemis, selon les temps. Sur sa petite chaise, le petit Charles Blanchard attend la vie : « *Il l'attendait, il restait sur sa chaise, il ne faisait pas un geste car il eût pu lui faire peur, il ouvrait bien les yeux pour qu'elle ne vint pas sans qu'il la vît, il rassemblait tous ses membres pour être prêt à l'accompagner quand elle viendrait* ». Et Philippe écrit aussi dans « *La Mère et l'Enfant* », en songeant à ses espérances mortes : « *Vous étiez plusieurs à mes côtés. La première était la plus belle, elle est partie d'abord. Sa sœur était un peu moins belle et m'a quitté bientôt. La troisième était modeste et douce. Elle se tenait devant moi, et lorsqu'elle me regardait, il brillait dans ses yeux un peu de mon âme.* » Peut-on dire que cela soit affecté ? Seuls des esprits secs ne sauraient convenir de la pureté de ce langage. Peut-on dire que cela soit « artiste » parce qu'intervient l'imagination ? Mais tous ceux qui souffrent ou qui s'enthousiasment, sont des artistes, car tous rêvent, tous regardent au-delà de la terre : cœur, âme, sens pénètrent bien plus profondément dans les choses. Peut-on vraiment dire que Charles-Louis Philippe, se redressant dans son lit à l'heure de la mort pour murmurer : « *Cré Dié, que c'est beau !* » fit encore de l'art ? Il semble beaucoup plus exact de dire, sans mêler l'art à ces choses, que Philippe était un homme qui vivait intensément dans son corps comme dans son âme. Il n'a pas cherché la sensation, il l'a au contraire reçue. Entre lui et son œuvre, il n'y a pas de faille : ils se ressemblent, ils sont pétris des mêmes sentiments, des mêmes idées. « *C'est si beau d'écrire avec sa vie* », écrivait-il à son ami Vandeputte. Combien d'artistes se flatteraient d'avoir accordé leur vie avec leur œuvre ?

Une œuvre composée avec des sentiments peut paraître fade. Mais, si ces sentiments ont du relief, le risque disparaît. Les notations physiques rendent, chez Charles-Louis Philippe, la profondeur et la vigueur de ce qu'il éprouve. Le soir de ses vingt ans, alors qu'il attend désespérément l'avenir, il entend, de sa chambre, sa mère qui tire de l'eau au puits de la petite cour et il dit : « *...Le puits criait comme une âme de fer que l'on attaque au crépuscule et ses cris entraînaient les miens* ». Plus loin dans le même ouvrage, en songeant à la solitude de sa jeunesse, il écrit encore : « *Nos vingt ans sont des bêtes dans des cages qui tournent et cherchent un trou, un joint, une fente, pour y passer la tête et s'en aller.* » A ce qui est délicat, il donne des couleurs tendres ou pures : « *Oh ! maman, je voudrais*

mettre ici des mots blancs comme ton bonnet », et, plus loin : « *Tu es le ciel qui s'étend au-dessus de nous, frère bleu de la plaine. Tu es là, autour de mon cœur, avec un amour également bleu et qui va plus loin que l'horizon* ». Couleurs, bruits, parfums, traduisent tour à tour le sentiment que lui donnent êtres et choses.

« *Ses sentiments, a-t-il écrit, faisaient partie de la nature.* » On ajoutera qu'ils faisaient aussi partie de tous les objets familiers qui l'entouraient. C'est encore lui, peut-être, qui a, le premier, introduit l'idée des comparaisons avec les objets les plus quotidiens de la vie, car ces objets sont mêlés à la vie des hommes comme des compagnons : « *L'herbe est presque bleue comme une blouse neuve* », écrit-il dans « *La Bonne Madeleine* ». Ces objets sont les témoins de nos joies comme de nos peines. « *Les objets content notre passé; ils sont joyeux ou désolés parce qu'une fois nous fûmes joyeux ou désolés en les voyant.* » Il semble en effet qu'il y ait moins d'oubli dans un meuble, ou dans un modeste instrument de travail, que dans l'âme de bien des gens. A ce titre, ne sont-ils pas dignes d'être évoqués comme témoins de notre vie ?

En ce domaine des comparaisons, il est allé plus loin encore. Il compare sans le dire, sans crier garde, sans prévenir. Il sent si spontanément que rien ne s'interpose entre le sentiment et la sensation qu'il en reçoit. Ces deux éléments de la vie de l'âme et du corps se mêlent en lui, et, avant Ramuz, il aura découvert le goût de l'expression directe où la sensation n'est plus l'imitation d'une sensation équivalente, mais cette autre sensation même. Il use fort peu des « *comme si* », des « *on eût dit* », des « *cela ressemble à* ». En revanche, les « *parce que* », les « *car* », les « *puisque* » sont des mots que l'on rencontre fréquemment. Les humbles sont en effet des simples, qui, comme des enfants, ont besoin de comprendre. Les uns désirent comprendre ce qui paraît compliqué et qui leur échappe, la vie, la fatalité; les autres désirent comprendre ce qui est nouveau. Ces « *parce que* » disent davantage encore : ils viennent éclairer leur condition. Ils viennent pour ainsi dire légitimer, justifier leur misère avec une touchante crédulité, parce que c'est ainsi, parce que la vie le veut ainsi. Ces « *parce que* » répondent à une question qui n'est jamais posée, car les humbles à force de lassitude ont fini par accepter le destin. Ils traduisent leur bonne volonté résignée.

Ainsi, l'art de Charles-Louis Philippe n'est pas un effet de son imagination. Il lui a suffi de sentir, mais de sentir avec une force qui dépasse de beaucoup, les facultés de la plupart d'entre nous. Ses dons artistiques lui ont servi à polir la forme, des phrases qui sont non seulement émouvantes, mais, ainsi qu'il le dit encore, des phrases qui sont émues, comme il le fut.

LE TESTAMENT

par CLAUDINE BUREL

Tandis que l'Amour, la Ceinture dorée de la Bretagne, est le nom breton de la plaine côtière, l'Arcoat désigne l'intérieur de la péninsule armorique. La Ceinture dorée, riche, attire, chaque année de nombreux touristes, chaque année plus attachés à cette belle province française. L'Arcoat, moins connu, ne voit que des peintres, quelques curieux des vieilles coutumes d'une paysannerie qui a gardé : saveur et pittoresque.

Les villages sont éloignés les uns des autres, aussi les habitants, concentrés sur eux-mêmes, à l'accueil plus frais ont-ils moins bonne réputation de courtoisie ou de bienveillance que « ceux de la Côte ».

Imaginez à travers les landes et les buttes l'un de ces hameaux farouches, replié sur sa propre vie. Au milieu de ses bruyères et de ses ajoncs, il semble tapi, à l'abri des contingences extérieures, tout à son repos, tout aux papotages de ses commères et de ses vieux. Voici la place publique avec son petit monument aux Morts de la guerre de 1914-18, son emplacement réservé aux foires et aux marchés, son parc à bestiaux, oh ! un parc en miniature semé de pavés et borné d'une palissade en planches à moitié pourries ! Voici son antique église romane, c'est l'heure de l'angélus, aussi les coiffes blanches se hâtent-elles vers son portail. Les cloches finissent de s'ébranler, le vantail de la sacristie grince deux fois. C'est la paix à nouveau.

Dans l'église, peu de fidèles. La bise de novembre arrête ceux qui habitent loin, dans les fermes parsemées sur les landes. Mais quelle animation ce soir, les vieilles chuchotent et clignent de l'œil. Quel est donc celui qui suscite tant de murmures et de hochements de tête ? C'est M. de Kergulen, celui que les aïeules appellent encore : le maître. Il s'est fait conduire à la chapelle avec sa vieille renaud ; son valet, assis sur le dernier banc, près du bénitier, ne le quitte pas des yeux. Le maître a voulu venir au salut, il pense trop qu'il n'y viendra plus guère. À la fin de l'office, l'abbé vient lui serrer la main, lui assurer qu'il guérira, lui redonner confiance enfin. M. de Kergulen dodeline de la tête, salue le prêtre et se retourne vers son domestique. Qu'il est prévenant ce vieux noiraud au chapeau rond garni de velours noir, à la culotte collante ! Un vrai Breton au front buté, aux yeux méfiants ! Les commères les suivent des yeux.

— Il est encore bel homme M. de Kergulen ! Il en avait une taille jadis !

Et les grands-pères vont murmurant, jasant tels des chiots.

— Il en a eu des filles... Il en a eu !!

Peu à peu les groupes s'égrènent.

— Quel temps de chien ! Un vrai ciel de Tous-saint ! Et les têtes se lèvent vers les nues plombées. Tiens, une volée d'oies sauvages s'enfuient vers le Sud.

Un vieillard averti s'exclame :

— Hum ! Hum ! S vilain temps, vilain temps...

Quelques minutes plus tard, la place déserte sert de déversoir à de torrentielles averses. Les arbres chuintent. Les bois de chênes rabougris gémissent dans la bourrasque. A Paris aussi, elle fait rage, violentant les robustes platanes des avenues. Et Marie Cédron, la cousine de M. de Kergulen, quelque peu angoissée se hâte à sa toilette du soir. Poudres et crèmes, laits et rouges s'étalent sur sa table. Une dernière retouche aux cils demesurés, elle est prête, s'ébroue comme une poule dans la poussière de la basse-cour, recherche un roman pour s'allonger sur le divan de sa chambre.

— Huit heures ! Patrice toujours pas là, que peut-il survenir ? Lui si exact !

Elle attendra peu l'arrivée de son ami. Il sonne bientôt. Mais ! Oh ! que signifie ce visage inquiet, tendu, haletant ?

— Marie ! Marie ! Il me faut de l'argent pour réussir ! Mon associé s'encolère. Il me faut de l'argent. Je trépigne d'impuissance.

Il serre les poings.

— Oh ! Marie, si tu m'aidais à en obtenir... dis...-tu veux bien !

Marie, atterrée, s'est jetée sur une chaise. Elle réfléchit à la manière de soutenir son ami. Elle ? Elle n'a aucune fortune, au demeurant, elle ne possède bien que son chic de Parisienne avec un peu d'expérience. Les amis ? Les amis vous échappent au premier service demandé.

— Tu vois Marie, si j'avais un capital, si infime soit-il, je le ferais prospérer et pourrais ainsi régulièrement recevoir une part des bénéfices de la maison. Nous nous installerions alors et tu m'épouserais.

Elle jalouse ses camarades qui ont appartement confortable, foyer coquet, maison de campagne ou chalet montagnard. Elle leur envie leur stabilité.

— Ah ! oui, notre petit appartement à nous ! Les bergères moelleuses, les... Comment faire. Il faut trouver.

On frappe à la porte. Le couple blémit. Etait-ce le destin ? Ce n'était que la concierge, porteuse d'un télégramme.

— Merci, Madame René.

— De rien, de rien. Pas d'accident ? Il vient de Bretagne. Bonsoir.

— Ah, mon cousin Kergulen ! Qu'y a-t-il donc ?
« Venez vite. Urgent. Donnez réponse ».

D'un bond, elle rejoignit Patrice :

— Il va peut-être... mourir. Et je suis son héritière. Non. Il a des neveux à St. Brieux. Que me veut-il ? Dinons, cher Patrice et je filerai à Montparnasse pour le premier rapide.

— Oui, tu dois y aller. Si c'était... cela ?

Durant plusieurs minutes, de longues interrogations éclairaient leurs prunelles.

— Si c'était ... cela ?

A travers l'averse, ils hélent un taxi. A travers l'averse, ils franchissent le boulevard des Capucines et s'engouffrent dans une rue adjacente où brille un restaurant fameux. Quelle oppressante chaleur ! Que de scintillements ! Vite. Vite. Marie imagine, gité parmi les collines, le manoir médiéval au donjon crénelé, l'aridité de la terre, la désolation de l'Arcoat qu'elle connut enfant et qu'elle a oublié. Un frisson, la surprend. Patrice rongé d'ambitions noie ses pensées dans le Bourgogne, Marie, elle, se pénètre de souvenirs de jeunesse, de courses, de repos au pied des calvaires, de cueillettes de mûres ou de pommes.

Un train part de la gare du Maine à 6 h. et demie, c'est celui-ci que la jeune femme prendra emmitoufflée de fourrures. Patrice l'accompagne. Dans le matin gris et brumeux, les locomotives soufflent, haletantes. Tandis que s'ébranle le train, elle salue de la main, lui, répond avec les deux siennes, encore étonné de ce départ subi, ahuri au point qu'il s'effraie de lui-même et de sa solitude. Elle est partie...

Après un voyage de six heures, elle arrive enfin au manoir, Jules le domestique lui indique la chambre du maître. Un couloir aux poutres sombres, une lourde porte de chêne, enfin la chambre du malade :

— Bonjour Marie. Bon voyage ?

— Bonjour mon cousin, comment allez-vous ? Votre cœur est-il plus sage ?

— Ah ! il manque de jeunesse et de gaieté.

Elle s'assied tandis qu'il l'examine. Elle est si fraîche la Parisienne que M. de Kergulen se ragailardit, rien qu'à la contempler. Il la fixe, il sourit, une idée jaillit de son égoïsme.

Cependant qu'elle se débarrasse de son chapeau et de son manteau, il reprend :

— Tu n'as pas d'argent, n'est-ce pas Marie ?

— Mais vous savez bien que non, mon cousin.

La jeune femme attend anxieuse.

— Tu te doutes que je déteste mes neveux, n'est-ce pas ?

Elle ment, mais il la devine :

— Comment pourrais-je le savoir mon cousin ?

Et il poursuit :

— Si tu restes près de moi jusqu'à ma mort, ce qui ne saurait tarder, je te fais mon héritière.

Elle ne peut réprimer un sursaut.

— Acceptes-tu ?

Elle ne dit mot, songeant à son bonheur prochain. Pensive, elle répond :

— Oui.

Elle vit depuis quelques secondes dans un tout autre monde; inexorable M. de Kergulen ajoute :

— A une condition...

— Laquelle, jette-t-elle angoissée.

— Tu vas m'épouser.

Elle se retourne et se fige, stupéfaite; inconsciente, elle murmure.

— Vous n'y pensez pas mon cousin.

— Mais si, mais si...

Il vient d'y songer tout à coup, en la voyant si fine, il se souvient de ses conquêtes d'antan.

Une semaine s'est-elle écoulée depuis son arrivée ? La voilà mariée à son vieux parent, maîtresse de Kergulen, triste épousée ! Une femme de chambre la sert, prévient ses désirs, égaie de fleurs, renove le manoir endeuillé. Le parc est balayé de ses feuilles mortes, de ses rameaux desséchés. Le malade laisse toute liberté aux deux femmes, sa chambre même s'éclaire de tentures vertes, de cretonnes campagnardes, il sourit à ces transformations, il semble plus jeune et jouit de ce changement. Quant à Marie, elle tient tête, mais elle pressent la brisure toute proche, l'instant qu ses nerfs choisiront pour l'abandonner et elle s'effraie. Cette grisaille qu'elle s'efforce de faire disparaître autour d'elle, elle la retrouve maintenant sur son propre visage. Ah ! l'impudent vieux beau, s'il en mourait seulement ! Elle appelle Patrice à son secours, qu'il vienne un peu, rien qu'un jour, pour partager cette souffrance.

Et Patrice paraît un matin dans les landes. Maria, la femme de chambre a protégé l'absence de la maîtresse de maison, pourtant M. de Kergulen, s'inquiétant à cause des révélations et des conseils de prudence du docteur, que des froideurs compréhensibles de son épouse, supplie celle-ci d'adoucir ses douleurs par sa présence, il n'a de cesse qu'elle ne soit près de lui. Maria s'esquive pour rejoindre les amants auprès de la fontaine de Randon, lieu du rendez-vous.

— Madame, Madame, il faut rentrer, Monsieur vous demande à tout prix.

— Oh ! encore.

— Oui, Madame il faut rentrer vite.

— Ah ! Patrice, tu entends. Que n'enduré-je pour nous deux ?

— Mais songe chérie, après... ma petite Madame de Kergulen.

Elle crie :

— Ici, à trois heures tantôt, c'est le moment de sa sieste, et prudente, elle ajoute :

— Si tu ne me vois pas à trois heures et demie, attends-moi à sept heures, juste durant le dîner, je suis seule alors. A bientôt...

Elle court dans la direction du manoir parce qu'elle ne doit pas tarder et pour éviter de possibles explications. Elle s'éloigne si peu ! Le valet l'aperçoit échevelée, essoufflée, les yeux rougis par la course, il en avertit son maître :

— D'où vient-elle à cette heure, en courant ?

Jules pense qu'elle faisait une promenade, mais le malade demeure perplexe. Il tente vainement de se raisonner, il devient dur. A-t-elle quelqu'un ? Qui ? pas ses neveux ? Un doute l'assaille. Si c'était l'un de ses neveux ! Yvon est d'âge à se marier. Non, ils ne se connaissent pas. L'intrus ? C'est un Parisien, un galvaudeur de filles.

— Jules, téléphone à Mtre Baudec qu'il vienne sans faute tantôt, dans l'après-midi. Je veux dicter un testament définitif.

— Oh ! Monsieur n'y pense pas. Il est plus jeune que jamais.

— Téléphone et ne discute pas.

Le maître est bien retors pense-t-il, que manigance-t-il donc ? sur la petite Madame ? Tout de même !

Dès quatre heures, le notaire arrivait. Il faisait sec disait-il et il avait gelé à pierre fendre, les jardins en étaient noirs ! Il ne repartit qu'à cinq heures, l'œil morose, la lèvre amère, courroucé, philosophant sur la méchanceté humaine. Dans le chemin de la Randon, il croisa un couple d'amoureux ce qui eut pour effet de le ramener à des pensées plus guillemettes. Marie et Patrice se quittaient, elle semblait consolée, ragaillardie, plus confiante.

— Au revoir Marie !

— Au revoir, cher !

Une semaine plus tard M. de Kergulen mourut d'une crise cardiaque. La jeune femme se précipita chez le notaire qui l'accueillit avec une mine accablée. Il lut le testament.

— Vous êtes son héritière, Madame...

— Oui. Il m'a prévenue.

— Mais...

— Mais ?

— Vous épouserez Yvon de Kergulen !...

Claudine Burel

CHANSON ARABE

Restée dans mon oreille.

*J'évite de chanter le corps de Leïla
de crainte qu'un autre homme ne l'aime un jour comme moi...
Je passe souvent, sans raison, devant sa porte
espérant la voir ou voir quelqu'un qui l'a vue.*

*Ombreux quand ma plume s'attarde sur ses bras,
je ne décris jamais les bras de Leïla...
J'ai fini par prendre la brise en horreur
parce qu'elle affleure sciemment les hanches de Leïla.*

*Ombreux quand ma plume s'attarde sur son corps,
je ne décris jamais le corps de Leïla.
Ainsi nul ne saura le nom de celle que j'aime
ni de quel parfum son âme est composée.*

*Ne lui demandez pas des nouvelles de mon cœur
car j'ai la certitude qu'elle l'a égaré...
Mais je passe, quand même, souvent devant sa porte
espérant la voir ou voir quelqu'un qui l'a vue.*

Ahmed Rassim

LA VIE LITTÉRAIRE

Le Centenaire d'Emile Faguet

Un article inédit de PIERRE DESCAVES

Dans la variété des centenaires littéraires que l'on célèbre en France, il y a une manière de hiérarchie : il y a les centenaires glorieux et fringants et qui s'accordent avec la personne morale et physique du grand mort que l'on se propose d'honorer; il y a d'autres célébrations, moins ostentatoires et plus intimes, et telles qu'elles s'accordent avec le climat d'une œuvre et le souvenir d'un homme. Ce sont du moins de vibrantes exaltations de l'esprit; même si le nombre des fidèles se trouve être limité.

Ainsi se présenteront les quelques cérémonies qui vont prochainement marquer le centième anniversaire de la naissance d'Emile Faguet à la Roche-sur-Yon, Emile Faguet ! Un des plus grands noms de la critique française contemporaine, un peu négligé, un peu oublié parfois, mais dont l'œuvre sert de repère à maints travaux et s'avère résistante au temps.

La vie d'Emile Faguet ne recèle aucun secret. Elle a été tout entière dévouée aux Lettres. Pour l'écrire, il suffit de suivre les démarches de cet esprit vivace; de savoir que de fortes études le conduisirent à l'École Normale, au professorat, à la Sorbonne, avant qu'il ne s'emparât d'un des « sceptres » d'une critique alors abondante en talents. Sur l'homme même, demeuré fidèle à son cher Quartier Latin, habitué de petites brasseries célèbres, de mise négligée, à l'allure de vieil étudiant impénitent en son débraillé vestimentaire, les anecdotes ont abondé. Dans ses cruels « Salons et Journaux », Léon Daudet a peint sans retenue, en visite chez la fameuse Madame de Loynes, au salon très académique, le vieux « prof » un peu emprunté. Le tableau est célèbre : ... « il endossait sa belle redingote noire, comme pour un duel au pistolet; il avait le cou noir; un liseré noir laissé par son chapeau, sur le front; les doigts gris et les ongles noirs; une paire de gants de fil tenus à la main; des croquenots d'asile de nuit... De temps en temps d'une griffe alerte, il relevait son gilet et se grattait le nombril. Jules Lemaitre, plein d'indulgence pour le solitaire de la rue Monge, affirmait que c'était là des mœurs du XVIII^e siècle, et que nul bon Français ne devait s'en effaroucher ».

Si nous citons ce passage des « Souvenirs », si colorés et parfois si tendancieux, de Léon Daudet, c'est qu'enous avons vu jadis, lors de leur parution, le bon Faguet sourire à ce qu'il nommait « des fantaisies de carabin mal luné ». C'était, en effet, un fort excellent homme, extrêmement indulgent, qui mettait dans les salons littéraires une note archaïque et savoureuse. A l'Académie Française où il avait été

élu, dès 1881, au troisième fauteuil (celui du Cardinal de Bernis et où Georges Clémenceau devait lui succéder), il incarna une grande tradition de culture avec une « gentillesse » exemplaire et un effacement généreux.

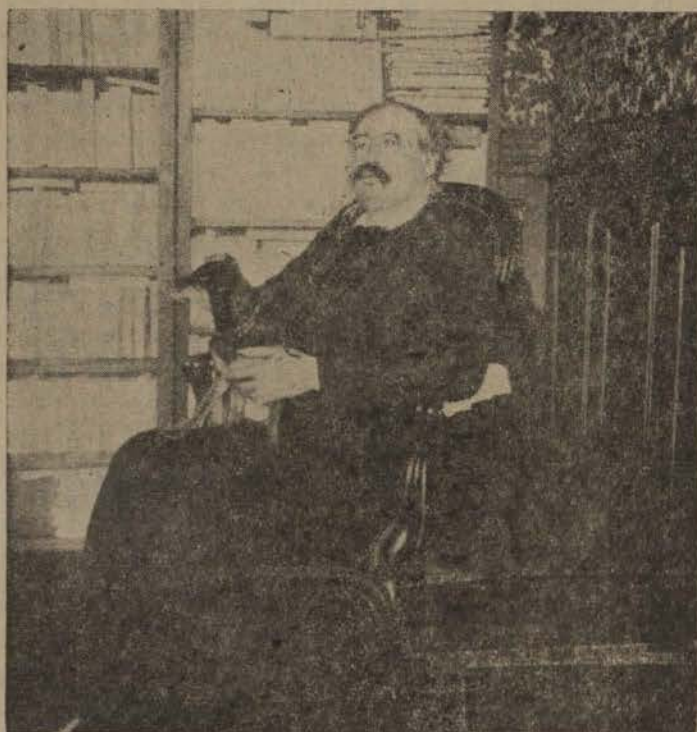
Pour bien comprendre l'importance et le rôle d'Emile Faguet, il faut, en effet, le replacer au sein de la magnifique génération critique, dont, après 1850, Sainte-Beuve avait pris définitivement la tête. L'auteur des « Lundis » avait désigné Taine comme son successeur. Une forte volée de Normaliens prenait en même temps son essor avec Prévost-Paradol et Edmond About et Francisque Sarcey (pour la critique dramatique); on peut citer encore Scherer, Montégut, Cuvillier-Fleury, Armand de Pontmartin, Barbey d'Aurevilly qui occupaient, avec leurs feuilletons, les « rez-de-chaussée » les plus célèbres.

Parmi les jeunes gens qui allaient débiter après 1870 et prendre rang dans le mouvement de 1885, les questions de successions furent rapidement réglées. Ce fut d'abord Brunetière, le vrai successeur de Sainte-Beuve, critique complet, puisqu'il le fut à la fois des livres, des idées, des mœurs et des lois. En lui, se manifesta la vocation de « régent »; il l'affirme avec une volonté et un courage inflexibles. Ce fut ensuite Paul Bourget, dans ses « Essais de Psychologie Contemporaine ». Ce fut enfin le retour des « normaliens », qui reprirent la fêrûle de la critique, avec, au premier rang, Jules Lemaitre et Emile Faguet.

De ce temps, Lemaitre est peut-être demeuré le plus lu — ce qui ne veut pas dire le meilleur. Ses « Contemporains » et ses « Impressions de Théâtre » méritent amplement ce long succès posthume; et tels éreintements de Georges Ohnet ou de Jacques Richepin se présentent comme des modèles du pamphlet littéraire. Il a eu aussi le sens des hommes et des femmes, et surtout celui du théâtre (qui manquait à Sainte-Beuve).

Tout autre apparaît Emile Faguet, qui, selon une forte expression d'Albert Thibaudet, connut la littérature française par le dedans : son génie, modeste et familier, n'a pas consisté à frayer de grandes routes, mais bien plutôt à musarder le long des petits chemins qu'il se traçait, faisant lever à son approche le beau gibier des idées, des suggestions et des constructions. Son œuvre est considérable, car il vécut la plume à la main : on citera plus particulièrement, comme œuvres maîtresses, ses « Etudes » sur les XVI^e, XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles; ses « Politiques et Moralistes »; son « Voltaire et Rous-

seau », enfin d'innombrables écrits sur les questions politiques, sociales et morales, du temps présent : le libéralisme, l'anticléricalisme, le pacifisme, le féminisme, le socialisme, le culte de l'incompétence, etc... Platon, qu'il relisait sans cesse, Nietzsche, qu'il découvrait, lui fournirent des volumes d'étonnante virtuosité intellectuelle, où il entretenait en quelque sorte les réactions de son pénétrant esprit.



Emile Faguet

Certes, ses jugements ont été discutables; mais il avait le talent de les faire discuter. N'avait-il pas lui-même défini sa faculté maîtresse en disant qu'il se tenait à l'écart des préparations, au sens anatomique : soit la présentation, la décomposition d'un auteur mort pour l'étude. Ainsi, il a décomposé, de la façon la plus intelligente, un Calbin, un Rousseau, un Royer-Collard, un Tocqueville et même un Proudhon. Rien qui ne fût plus contraire à l'histoire naturelle des esprits telle que l'entendait et la pratiqua Sainte-Beuve.

En fait — et c'est là le grand apport personnel d'Emile Faguet (dont la mort, en 1916, passa inaperçue) — il a manifesté un égal dédain à l'égard des thèses générales et des recherches érudites; seul, l'individu l'intéresse; et, dans l'individu, ses idées. Son objet fut de définir l'être moral qui sourd et qui filtre à travers l'œuvre. Il a recomposé des esprits, en a dessiné la structure et délimité les fonctions essentielles. Cette influence aura été ainsi décisive dans le relèvement du XVII^e siècle français aux dépens du XVIII^e, (qu'il a maltraité, d'ailleurs, en considérant quelques grands penseurs plutôt que la société et le mouvement général des idées).

Cette œuvre solide de Professeur plaît encore par sa libre allure, par son ton pittoresque et familier.

C'était une joie pour les étudiants de 1912-1914, dont je fus, d'apercevoir « au Mahieu » notre vieux « prof », chapeau sur le crâne, le cou protégé par un méchant foulard, « tomber » les 300 lignes d'un article quotidien. Quelle leçon de diligence, d'à-propos et d'impromptu ne nous donnait-il pas !

C'est ce souvenir-là que beaucoup de lettrés évoqueront dans les caveaux de leur cœur, lorsque des pompes plus officielles célébreront la mémoire de ce grand honnête homme, dont les cent ans ont la jeunesse de la gloire.

Pierre Descaves

REVES ET DESIRS

*Brillent et s'éteignent
dans notre âme rêves et désirs
brillent et s'éteignent
comme de faibles étoiles
tous les jours.*

*Fuient comme le signe blanc
du voilier qui s'éloigne à l'horizon
malgré nos vaines suppliques
de nous embarquer,
car tard nous approchâmes du rivage.*

*Ainsi comme la rose mourante
qui penche tristement sur sa tige
et qu'en vain nous essayons dans le vase azuré
de ranimer pour un dernier instant.*

*Comme les cigales; dans leurs gais chants
et leurs éternels sussurements,
oublient que les arbres sous peu
lourds sous les neiges
se revêtiront de blanc.*

*Comme les fleurs de l'amendier précoce
semblent sourire au gris firmament
tandis que la grêle blesse
le cœur de chaque corolle.*

*Brillent désirs et rêves
comme les étoiles aux nuits claires
mais hélas ! sous peu s'éteignent
comme de modestes lucioles
qui se rient de notre face en pleurs.*

Amalia Nicolaidis

(Traduit du néo-grec par S.S.)

Lettre d'Athènes

Quinze Jours Chez les Andartes

ou l'aventure de M. COUTSOPETALOS

Athènes, le 6 Février 1948.

Quel chasseur maniaque que ce député du parti libéral, qui, malgré ses soixante douze ans, bravant les intempéries de Janvier prit son fusil en bandoulière et partit pour la montagne. Il grimpa si haut et si bien qu'au petit village isolé de Pavlos, il... se fit enlever par les rebelles. Ce n'était peut-être pas un enlèvement pour Cythère, l'île des amours, mais plutôt un embarquement dans une curieuse... aventure sur les flancs boisés des Monts Vardoussia, le repère des bandits.

Des troupes se mirent à la poursuite de la bande, mais les recherches furent vaines. Les jours s'écoulaient. Quelques nouvelles évasives. Et puis, plus rien. Ce furent deux semaines d'agonie et d'angoisse pour les amis. Mais remettez-vous chers lecteurs, depuis hier soir, le chasseur maniaque est revenu chez lui. Et tel l'Enfant de Victor Hugo, lorsque Nemrod parut, le cercle de famille l'applaudit à grands cris. Et les plus tristes fronts, les plus ridés se déridèrent soudain à voir Nemrod paraître innocent et exténué de fatigue.

Jusqu'à là, c'est une histoire de brigands, dont un député est le héros, avec un happy end, heureusement. Mais l'opinion publique se demande pourquoi M. Coutsopetalos n'a-t-il point fermé sa porte le soir de son arrivée, au lieu de recevoir, tel la Marquise de Sévigné, allongé sur son lit sans alcôve, dans une chambre qui n'est même pas bleue, les représentants d'une presse avide de nouvelles sensationnelles, et de s'y prêter de bonne grâce, tantôt de profil, tantôt de face à l'indiscrétion des objectifs ? Pour dire quoi. Qu'il vit des Généraux, des Chefs d'Etat Major, des Instructeurs, des andartes, tous bien batis, bien habillés, bien rasés ? Que dans sa cabane chauffée par un grand poêle, toute une pléiade de garde-malades aux tabliers blancs lui apportaient, tels des Rois Mages, de la pénicilline, du beurre, des toasts, et du miel, sous l'égide d'un Médecin Chef court et trapu portant des lunettes Zeis ? Pour exprimer sa reconnaissance pour les grands soins dont il fut l'objet pendant sa villégiature chez les andartes ? Pour dire qu'il mâchait ses paroles lorsque le Général lui parlait de la lutte sacrée de l'armée républicaine et tâchait de le convaincre que la Grèce fut vendue aux anglo-américains ? Et de répéter avec une simplicité touchante les paroles que lui a adressées le Général au banquet d'adieu : « Nous te libérons, parce que tu es un bon démocrate, qui s'est souvent intéressé au sort des... persécutés ? »

Il est regrettable que M. Coutsopetalos, qui fait de la politique depuis si longtemps, n'ait pas compris, que poêle, pénicilline, bread and butter furent une mise en scène minutieusement montée ? Et ce qui est plus regrettable encore, c'est qu'il fut la réclame vivante, devant la presse internationale, de ceux qui sèment dans le pays le malheur et la désolation.

Monsieur l'ex-Ministre aurait dû retenir son trop plein d'admiration pour lui-même. Et c'était la moindre chose qu'il avait à faire. Car, s'il avait un fils, dont la tête aurait été transportée de village en village, pour terroriser les paisibles villageois, je ne sais pas si toute la pénicilline qui lui fut donnée aurait suffi pour guérir la blessure de son cœur de père ; et s'il avait une fille, enlevée par les bandits et sauvagement maltraitée dans le fond obscur d'un antre, il est douteux que le miel qui lui fit si généreusement offert aurait pu adoucir son amertume.

Monsieur Coutsopetalos n'a peut-être pas d'enfants. Heureusement pour lui. Mais qu'il jette un regard autour de lui, le spectacle qui s'offre est effrayant. Rien ne peut provoquer l'admiration pour ceux qui saccagent, pillent et violent, malgré leur pain beurré et leur miel. Et c'est malheureux que tant de malheurs n'ont pu étouffer les paroles d'admiration de M. Coutsopetalos pour « l'armée démocratique » aux soldats bien rasés. Mais pouvait-il en être autrement, puisque le vice-président du gouvernement de la montagne est un coiffeur ?

Monsieur Coutsopetalos peut se vanter d'une chose. Si les milliers des cadavres des victimes innocentes n'ont pas ému les rebelles, lui, chasseur maniaque est arrivé à les émouvoir à tel point qu'il fut mis en liberté. Pour se faire le propagateur inconscient, nous voulons du moins l'espérer, des rebelles.

Et voilà pourquoi il a été enlevé, voilà pourquoi il fut si bien traité, voilà pourquoi il a été relâché.

Une propagande favorable de la bouche d'un bon démocrate. C'est tout ce que les rebelles demandaient. Ils l'ont réussi.

Aristo Joannides

LA POLITIQUE ECONOMIQUE
DU GOUVERNEMENT

Les projets fiscaux au gouvernement déposés à la Chambre feront l'objet de longues discussions. L'on entendit hier à la première séance des accusations d'impéritie à l'adresse du gouvernement.

M. Papandréou, chef du parti Démocrate Socia-

liste, juge que la politique économique appliquée par le gouvernement manque de cohésion, manque de vigueur, manque de souffle. La nation, dit-il, attend toujours le gouvernement qui prendra des mesures servant les vrais intérêts du peuple et mènera le pays au salut et à la renaissance. Et le leader politique développe tout son programme économique.

M. Gonatas, chef des Nationaux libéraux, juge aussi, que, dans les conditions actuelles les problèmes ne peuvent pas être traités de la même manière qu'avant la guerre. Mais le fait est qu'aucune classe n'est satisfaite de la politique économique appliquée jusqu'ici.

M. Vamvetsos, qui dirige le parti National en l'absence de M. Zervas, reproche au gouvernement de n'avoir pas eu de politique fiscale. Il a fallu dit-il une pression du dehors pour qu'il soumette les projets en discussion. Ces projets sont eux-mêmes médiocres et partiels.

M. Canellopoulos, chef des partis Unioniste estime que le meilleur moyen pour que la grande masse du peuple vienne en aide au gouvernement pour contenir le prix de la drachme est de lui rendre la confiance dans le crédit. Pour cela au lieu de jeter les livres or sur le marché de l'argent il faut restituer les dépôts en banque des petits déposants qui furent anéantis par le malencontreux décret de Novembre 1944.

Nous devons, dit-il, organiser la consommation. Nous sommes en fait le seul pays qui ne se trouve pas soumis à des restrictions essentielles, alors que tous les autres pays s'en imposent de grandes. Dans les importations nous avons laissé entrer une foule d'aventuriers. M. Canellopoulos examine la question des industries sur lesquelles il n'existe aucun contrôle. La différence est colossale entre les prix de revient et les prix de consommation. Si l'on additionne les bénéfices des grandes entreprises on atteint le montant du papier monnaie en circulation, étant donné que deux ou trois entreprises ont des bénéfices de 20 milliards.

L'intervention par le moyen de la livre or pour contenir le prix de la drachme ne peut pas être permanente. Au sujet de la façon dont les crédits furent accordés par les banques, M. Canellopoulos dit que le Ministre des Finances serait fort embarrassé de dire si les crédits ont servi de mettre en mouvement la production ou à ruiner la drachme. La situation économique du pays serait différente s'ils avaient été utilisés pour un travail créateur.

M. Helmis, Ministre des Finances proteste, et explique que les objectifs fondamentaux de la politique gouvernementale furent : conjurer l'inflation, contenir l'indice des prix et accroître la production. Il démontre que l'impôt est supporté presque en entier par le commerce et l'industrie. Le Ministre ajouta que le gouvernement travaille en plein accord avec la mission alliée, et s'empresse de dire qu'en aucun cas il n'y eut de la part de cette dernière manque de

compréhension ou de confiance envers les Ministres des départements économiques.

M. Tsaldaris, Ministre des Affaires Etrangères, dans son dernier article : « Les réalités grecques », dit que les chiffres offrent toujours une base solide d'arguments, à condition qu'ils soient pris dans des statistiques officielles et qu'ils expriment la vérité. Dans le cas contraire, ils contribuent à la formation de conceptions erronées.

Ce dernier fut noté pendant les récents débats à la Chambre, où, pour critiquer le gouvernement, on a fait usage de chiffres inexacts, ne correspondant pas à la réalité. Par conséquent contraire à la réalité furent aussi les raisonnements fondés sur eux et les conclusions qui en furent tirées.

Et après une série de chiffres, M. Tsaldaris conclut que cette tactique de l'opposition sur des questions d'une importance si essentielle n'a comme résultat que l'ébranlement de la conviction du peuple. Tout autre doit être la mission de l'opposition surtout dans les périodes d'intenses et dures luttes nationales.

Aristo Joannidès

ISSA BANDAK A ATHENES

Depuis quelques jours se trouve en Grèce, une des personnalités du monde musulman, Monsieur Issa Bandak, le Maire de Bethléem, ami personnel du Grand Moufti Hadj Amine Effendi Al Hussaini. J'ai eu l'occasion de rencontrer ce grand philhellène à l'hôtel de la Grande-Bretagne. Je connais déjà votre pays, me dit-il, car c'est sous votre beau ciel, si hospitalier, que j'ai passé trois années d'exil; je suis heureux d'y revenir. Je viens au nom des Arabes de Palestine, au nom du Grand Moufti, le chef le plus éminent et le plus populaire, remercier le gouvernement grec pour son attitude si amicale à Lake Sussex, et remettre à M. Sophoulis une lettre de sa part. Je suis porteur d'un souvenir symbolique de la part du Grand Moufti, que je remettrai à S.M. le Roi Paul, après demain.

DE L'EAU S.V.P.

L'hiver cette année a été particulièrement doux. Très peu de pluies; une température qui a varié entre 14 à 25 degrés. Depuis Janvier les amandiers sont en fleurs. Un vrai printemps. Mais, il y a un mais menaçant; le niveau du lac artificiel de Marathon baisse, baisse. A peine 14 millions de mètres cubes pour alimenter Athènes et le Pirée. Aujourd'hui, nous avons de l'eau pendant trois heures tous les deux jours. De nouvelles restrictions sont annoncées. Et l'été approche.

Nous avons connu la faim pendant l'occupation; connaissons-nous la soif pendant la libération? Encore un article à ajouter à la liste de l'aide américaine à la Grèce.

Heureux les mortels qui vivent sur les bords hospitaliers du Nil.

Aristo Joannidès

LE PASSÉ, LE PRÉSENT ET L'AVENIR

GRECS ET RUSSES(*)

Bref aperçu historique des rapports gréco-russes

(Suite)

Par N. MOSCHOPOULOS

XXVIII.

Le pangermanisme contre le panslavisme. — La question macédonienne. — La Bulgarie et la Serbie inféodées au pangermanisme.

Le traité de Berlin avait établi, dans le Proche Orient, une paix relative, et surtout assez boiteuse. Elle n'avait arrêté pour un moment la poussée du slavisme que sur un front peu étendu. Après 1878 et dans les années quatre-vingts, la poussée continuait de s'exercer, notamment dans les régions du Turkestan et de l'Afghanistan, en direction de l'Inde, tout comme aujourd'hui jusqu'en Chine et en Corée.

Pour conserver son Inde, l'Angleterre, dès cette époque-là, se mit en possession des territoires situés le long de la route qui y menait par la Méditerranée et par la mer Rouge. A propos de l'Inde, Sir Robert Burnett David, ambassadeur britannique à St Petersburg, écrivait, le 27 décembre 1885, à son collègue de Constantinople, Sir William Arthur White : « Don't forget that for us after all India is the **dernier mot**, and that we must never so embourber ourselves in Europe as to lose our liberty of action in Asia » (cité par S. Sutherland Edwards : **Sir William White**, page 237). C'est dans cet ordre d'idées que la Grande Bretagne, sans craindre de se brouiller avec la France s'était empressée d'occuper l'Égypte (1882). Aujourd'hui ces doctrines de la politique britannique vers la fin du 19^e et au début du 20^e siècles, semblent avoir cédé à d'autres considérations. Mais à l'époque dont nous parlons, elles constituaient un article de foi auquel le peuple britannique y tenait tout comme à son Credo. Tellement que la Russie, plutôt que de s'y opposer directement, finit par chercher des compensations. Rapprochée, en 1884, de l'Allemagne et de l'Autriche, elles-mêmes appuyées sur l'Italie, croyant aussi, bien à tort, compter sur la Serbie des Obrénovitch et sur la Bulgarie, la Russie cherchait à exercer une pression non seulement vers l'Afghanistan et l'Inde, mais encore vers Suez — dès 1885 — par la Syrie et la Palestine et, vers la mer Egée, par la Bulgarie et la Roumanie.

Au printemps de 1885 la tension devint forte entre l'Angleterre et la Russie qu'elle l'est aujourd'hui

entre RUSSIE et les Etats-Unis. Dans le conflit gigantesque de la période dont nous nous occupons ici, conflit qui débordait sur trois continents, la petite Grèce reste d'abord inaperçue. Avant la guerre russo-turque de 1877-78, la Russie avait cherché à s'assurer le concours de la Grèce, tandis que l'Angleterre avait voulu avoir de son côté une Grèce neutre. Au printemps de 1885, il fut de nouveau question d'une alliance gréco-turco-anglaise, mais ce projet n'arriva pas à prendre corps. Et tandis que la Grande Bretagne et la Russie se disputaient le concours de la Turquie pour dominer les Détroits, elles ne cherchaient pas à entraîner la Grèce, comme si celle-ci, soumise ou promise à l'influence de l'Autriche, devait suivre la neutralité de l'empire austro-hongrois.

Voyons maintenant quelle fut l'attitude de la Bulgarie, Etat nouvellement créé alors, dans toute cette nouvelle orientation de la politique européenne. On eût pensé et avec raison, que la Bulgarie, le peuple aussi bien que le gouvernement bulgares, ayant obtenu leur liberté grâce aux victoires de la Russie dans la guerre turco-russe de 1877-78 n'auraient pas de choix dans la politique qu'ils devaient adopter. Et cette politique ne pourrait être autre qu'une amitié reconnaissante envers leur grande libératrice. En réalité, il n'en fut rien ou plutôt ce fut le contraire. Comme d'habitude, les Bulgares, par une aberration qu'on rencontre dans leur histoire comme un des penchants innés de leur race, ont préféré aller du côté qu'ils croyaient être le plus fort ou qui était le plus offrant. On cite, d'habitude, la conduite des Bulgares dans les deux dernières guerres mondiales, celle de 1914-18 et celle de 1939-45, comme un exemple typique de l'ingratitude bulgare. Dans ces deux guerres, la Bulgarie a combattu contre la Russie aux côtés de l'Allemagne du Kaiser et de Hitler, qui, tous les deux, avaient juré la perte de la Russie et du slavisme. Qu'on se détrompe. L'ingratitude bulgare, la trahison de la cause du slavisme par les Bulgares, commence dès le lendemain de la guerre de 1877-78 et du traité de paix de Berlin.

L'histoire des premières années de la Bulgarie libre n'est qu'une série d'incidents de l'antagonisme de deux partis, hostiles l'un à l'autre, à l'intérieur et

(*) Voir nos précédents numéros

de deux directions opposées dans la politique extérieure. C'est-à-dire des conservateurs et des libéraux à l'intérieur; et, d'un autre côté, de l'influence russe qui voulait s'éterniser dans le pays dont elle comptait organiser la vie politique selon ses propres intérêts — ce qui est, du reste, le devoir de tout Etat — et la tendance du germanisme et de l'Angleterre qui travaillaient contre les plans de domination panslavistes. Dans cette lutte d'influence les Bulgares se sont rangés du côté de ces derniers.

Tout d'abord, l'Assemblée Constituante bulgare (Narodno Sobraniyé) a élu (17/29 Avril 1878) comme prince de Bulgarie un Allemand en la personne du prince Alexandre Battenberg. C'était un neveu — du côté paternel — de la Czarine Marie Alexandrova, officier de la garde prussienne. Bien que proposé pour la dignité de prince près le Czar Libérateur, Alexandre II, lui-même, le prince Alexandre Battenberg, dans toutes les questions vitales pour la Bulgarie, a suivi la politique des adversaires de la Russie.

Une telle question fut celle de la jonction du chemin de fer bulgare avec le réseau des voies ferrées européennes. Tandis que le comte Khevenhüller-Metz, agent diplomatique d'Autriche-Hongrie, appuyé par les représentants des Puissances occidentales, insistait à ce que la construction de la voie ferrée bulgare, celle des chemins de fer Orientaux, comme on disait alors, fut continuée pour établir une communication ferroviaire directe de la Bulgarie avec Vienne et l'Europe Occidentale, les Russes demandaient la construction d'une ligne Sofia-Sistov ou Sofia-Roustchouk, afin d'assurer une communication directe avec la Russie. Le prince Alexandre et le gouvernement bulgare finirent par rejeter le projet russe, dont la réalisation aurait, sans doute, donné une évolution tout autre au nouvel Etat Balkanique qui venait d'être appelé à la vie libre par des sacrifices énormes de la Russie en hommes et en biens. Quel eût été, par la suite, l'aspect des Etats de la Péninsule Balkanique et même de l'Europe Centrale si le plan russe avait alors prévalu ? (1)

La Russie ne pardonna pas cette conduite d'un prince qu'elle considérait comme sa créature. Dans la nuit du 9/21 août 1886 un groupe d'officiers bulgares du parti russophile signifia au prince sa déposition. Après une vaine tentative de restauration, Alexandre Battenberg fut définitivement chassé de Bulgarie (26/7 septembre 1886). Le Czar, à qui le prince s'était adressé par une dépêche télégraphique pour regagner sa faveur, répondit immédiatement : « Prévoyant les conséquences terribles pour le pays tellement éprouvé, je ne peux approuver votre retour en Bulgarie. »

(1) V. N. Moschopoulos : Aperçu d'histoire diplomatique des Etats Balkaniques au XIXe siècle (Athènes, 1934), page 83

XXIX.

La Bulgarie organe du pangermanisme. — Les difficultés de la Grèce.

La politique adoptée, dans les années quatre-vingts du siècle précédent, à l'égard de la Bulgarie, par les Puissances du pangermanisme et la Grande Bretagne fut une très grave erreur qui eut les pires conséquences pour la paix dans la péninsule des Balkans. Aujourd'hui, à plus de soixante ans de distance, on peut le proclamer hautement et sans crainte d'être démenti ni contredit.

Enhardis par la protection des adversaires de la politique russe, qui croyaient pouvoir ériger la Bulgarie en une sorte d'Etat-tampon contre la descente de la Russie vers la mer Egée et la Méditerranée Orientale, les Bulgares se croyaient permis de commettre toute atteinte à la tranquillité et à l'équilibre des Balkans. La Russie subissait de ce chef défaite sur défaite dans cette partie du Proche-Orient et précisément dans le pays créé, grâce aux sacrifices énormes du peuple russe, en Etat sémi-indépendant et sur lequel la politique de St.-Petersbourg avait compté pour la réalisation de ses propres plans de conquête et de domination sur les détroits du Bosphore et des Dardanelles.

Tout de même, la colère de la Russie ne coûta pas à la Bulgarie autre chose que le départ du prince Alexandre Battenberg. Car, lorsqu'une année auparavant, les Bulgares, par une flagrante violation du traité de paix de Berlin, s'emparèrent de la Roumélie Orientale (aujourd'hui Bulgarie du Sud), une province autonome sous la souveraineté de la Turquie, la Russie bien que mécontente du coup de force bulgare, ne fit rien contre l'agresseur. A la conférence européenne réunie à Constantinople (5 novembre 1885-5 Avril 1886), la Turquie, voyant que la Russie s'était bornée à de simples représentations diplomatiques, finit par reconnaître le fait accompli : le prince de Bulgarie fut nommé par le Sultan gouverneur général de la Roumélie Orientale. C'était une annexion camouflée, car personne ne parla plus des droits souverains de la Turquie, pas plus que des droits civils, politiques, ecclésiastiques et culturels des masses compactes qui peuplaient la province ainsi volée.

Cette atteinte au statu quo territorial établi par le traité de Berlin causa une vive indignation en Serbie et en Grèce. Le roi de Serbie, Milan Obrénovitch, poussé par l'Autriche-Hongrie et espérant obtenir des compensations en Macédoine ou même en Bulgarie, du côté de Vidine, déclara la guerre à la principauté bulgare (2/14 novembre 1885). Mais l'armée serbe fut battue par les Bulgares dans la bataille de Slivnitza (6/18-10/22 novembre 1885) et les troupes princières pénétrèrent en territoire serbe. Elles durent s'arrê-

ter par suite d'une déclaration du gouvernement austro-hongrois, apportée au quartier-général bulgare par le comte de Khevenhüller-Metsch, ministre d'Autriche-Hongrie à Belgrade et d'après laquelle l'armée bulgare, si elle avançait encore allait rencontrer une armée austro-hongroise. Après avoir encouragé les Bulgares, l'Autriche voulait maintenant arrêter leurs progrès !

A la suite de longues négociations, la Turquie, en qualité de Puissance souveraine — on en avait besoin comme telle pour cette circonstance ! — la Serbie et la Bulgarie signèrent, à Bucarest, (10 février/3 mars 1886) le traité de paix ainsi conçu :

« La paix est rétablie entre le Royaume de Serbie et la Principauté de Bulgarie à dater de la signature du présent traité. »

Jamais traité de paix ne fut aussi bref et concis.

* * *

Comme bien on pense, le coup de force bulgare — l'annexion de toute une province turque — qui renversait l'équilibre des Balkans, ne manque pas de provoquer un vrai soulèvement de l'opinion grecque. A Athènes, le peuple, en des meetings orageux, invitait le gouvernement à chercher, même par une action militaire, le rétablissement de l'équilibre par l'attribution intégrale à la Grèce des territoires qui lui avaient été promis par le traité de Berlin, soit de l'Épire avec Jannina et de ce qui restait encore de la Thessalie. Les Grecs faisaient valoir que la Grèce n'avait obtenu qu'une partie des territoires qui lui avaient été reconnus par ce traité, tandis que la Bulgarie venait de s'étendre au-delà des frontières tracées par ce même instrument diplomatique.

Entretemps, le désastre des Serbes fut ressenti à Athènes un peu comme un deuil national. Plus que jamais la Grèce avait conscience de son isolement. Tout de même, le gouvernement hellénique, tout en poussant activement des préparatifs militaires, engagea une action diplomatique auprès des Puissances. Dans un appel à celles-ci « il espère que les Puissances prendront en considération les aspirations légitimes de la Grèce dans le règlement des questions pendantes ». L'appel resta sans écho. Les Puissances européennes qui ne crurent pas devoir intervenir quand la Bulgarie portait un coup de canif terrible contre le traité de Berlin, se mettent maintenant d'accord pour agir contre la Grèce. Dans une note collective remise au président du conseil de Grèce — Théodore Délyannis — elles « ont l'honneur de le prier de vouloir bien leur faire connaître aussitôt que possible, le délai le plus bref dans lequel la démobilisation des forces helléniques pourra s'effectuer... » (11 janvier 1886).

« La question du jour, disait Radowitz, ambassadeur d'Allemagne à Constantinople, n'est pas la

question bulgare, c'est la question grecque. » (2) Également pour Sir William White, ambassadeur britannique, « c'est l'attitude de la Grèce qui est la question brûlante. » (3) Et M. de Giers, ministre des affaires étrangères de Russie, fait déjà craindre une démonstration navale contre la Grèce. L'infidélité bulgare n'inspire pas à la Russie une attitude favorable à la Grèce. « Je lui ai rappelé alors », écrit à propos de Giers, le ministre de Grèce à Pétersbourg, « ce qu'il m'avait dit plusieurs fois, c'est-à-dire que, si le traité devait être modifié en faveur de la Bulgarie, les Puissances devaient, selon ses propres mots, prendre en considération les intérêts de la Grèce. Après un moment d'hésitation, il m'a répondu qu'il avait dit cela avant la guerre, mais que les circonstances, depuis lors, ont beaucoup changé ». La guerre, c'était celle de la Serbie contre la Bulgarie, guerre que celle-ci avait gagnée. Ce qui fit que les « bratoutchki » indociles, en dépit de tout, étaient redevenus des « frères » de la Russie.

Et en cela aussi l'histoire se répète. En 1941-44, la Bulgarie, ayant trahi la cause des alliés et combattu aux côtés des armées de Hitler et de Mussolini, obtient la riche province de la Dobroudja (300.000 habitants). En 1885, après avoir violé le traité de paix et provoqué une guerre, elle se faisait annexer une grande province, encore plus riche, la Roumélie Orientale (850.000 habitants). En 1940-41, la Grèce ayant combattu contre le fascisme et battu les armées de Mussolini, ayant ensuite résisté héroïquement contre Hitler et assuré ainsi la victoire des alliés démocratiques, la Russie soviétique y comprise, se voit exposée à un déni de justice : on lui refuse une rectification de frontière, indispensable pour le maintien de la paix dans le Proche-Orient. De plus, on accuse la majorité de son peuple d'être monarcho-fasciste ! En 1885, non seulement les droits de la Grèce n'ont pas été reconnus, mais des mesures de coercition, furent appliquées contre elle : ses côtes furent bloquées par des escadres des Puissances européennes — sauf la France — afin de l'amener à composition.

Est-ce là la justice immanente tellement proclamée par l'histoire ?

XXX.

La Bulgarie organe du pangermanisme. — La question macédonienne.

La Grèce dut, en avril-mai 1886, céder à la pression des Puissances. Elles démobilisa son armée et la guerre avec la Turquie, qu'on avait redoutée pour un instant, put être évitée. Les rapports avec la Tur-

(2) Rapport français télégraphié de Constantinople, 15 janvier 1886, cité par E. Driault et M. Lhéritier : Histoire diplomatique de la Grèce, T. 4 p. 214.

(3) Rapport anglais de Constantinople, 15 janvier 1886, ibidem.

quie qui, alors aussi, formaient le fond de la politique extérieure de la Grèce, auraient pu rester plusieurs années satisfaisants s'il n'avait dépendu que de la Grèce et de la Turquie. Mais toutes les intrigues des Puissances, non seulement à Athènes et à Constantinople, mais aussi en Bulgarie, en Crète et en Macédoine, rendirent de plus en plus difficile l'entente des Grecs et des Turcs. Cette opinion, que l'auteur de ces lignes partage pleinement, est émise par deux historiens français des plus éminents et dont l'œuvre est le produit de plusieurs années d'études et de recherches dans les archives des principales Puissances qui ont joué un rôle actif dans les événements qui nous occupent ici. C'était le jeu de la diplomatie de créer des difficultés aux pays orientaux; en les inquiétait quand on ne les avait pas dans son camp, et alors même qu'on les avait avec soi, on se plaisait encore à leur susciter des embarras pour se procurer l'occasion de leur rendre service. (4)

Maintenant (1887) l'Autriche cherche à attirer la Turquie dans la Triple Alliance. Elle répand le bruit que la Russie fomenté des troubles dans les Balkans et que la France et la Russie — on parlait déjà de l'Entente Franco-russe — ont l'intention de rouvrir la question des frontières grecques. Le gouvernement ottoman, très alarmé télégraphie aussitôt à ses ambassadeurs : « D'ordre de S.M. Impériale, vous êtes prié de faire les démarches nécessaires pour apprendre d'une manière privée les dispositions du gouvernement près lequel vous êtes accrédité dans le cas où la question grecque serait mise derechef sur le tapis par les Franco-Russes... » (5)

C'était après un long entretien du grand-vézir, Saïd pacha avec les ambassadeurs de Russie et de France. Et on a pu penser que le premier de ces deux diplomates — M. de Nelidow — avait voulu effrayer la Porte, l'empêcher d'adhérer à la Triplice, l'amener à suivre la politique russe en Bulgarie, politique alors hostile aux Bulgares. Le résultat de ces menées autrichiennes fut que la Turquie se défia des Franco-Russes en même temps que des Grecs. Au même moment M. de Nelidow vint faire une visite à Athènes. Ce fut assez pour effrayer les Bulgares et les Roumains, clients des Autrichiens. On disait déjà que la Russie encourageait la propagande grecque en Macédoine. Pour bien montrer son mécontentement contre les Grecs, le sultan, Abdul Hamid II, ajourna sine die et sans motif la réception de la mission hellénique chargée de lui remettre les insignes en brillants de l'ordre du Sauveur.

La politique de rapprochement avec la Turquie, suivie par Charilaos Tricoupi était ainsi contrecarrée. Heureusement cet homme d'Etat gardait tout son sang-froid. Il y eut quelques petits incidents. Puis,

tout s'apaisa comme par enchantement. C'était le moment des fiançailles du prince héritier Constantin de Grèce, avec la princesse Sophie, sœur de l'empereur d'Allemagne. C'était autour de la Russie maintenant de tenter de diviser la Turquie de la Grèce, de peur qu'elles ne passent, toutes les deux à la fois, sous le contrôle des Germaniques. C'était pourtant bien le contraire. Car bientôt, dans les affaires de Crète, l'Allemagne adopta une politique nettement hostile à la Grèce et favorable à la Turquie. Les rapports gréco-turcs étaient de nouveau tendus.

C'est justement au milieu d'une telle situation que la Bulgarie entreprit une action en Macédoine contre le Patriarcat Oecuménique, c'est-à-dire contre l'Eglise grecque. Un long mémoire bulgare fut remis à la Porte. Il parlait des populations macédoniennes qui seraient opprimées par les autorités turques en même temps que par le clergé grec. Il demandait qu'elles fussent protégées dans leur culte, que le Patriarcat renoncât pour elles à quelques-uns de ses privilèges et que deux *bérats* (brevets d'investiture) nouveaux fussent accordés au clergé bulgare pour les diocèses d'Uskub (Skoplje) et Okrida, aujourd'hui territoires yougoslaves. C'était le point de départ de la question macédonienne qui agita tellement les provinces européennes de la Turquie, les Etats balkaniques et l'Europe tout entière.

La demande bulgare allait non seulement mettre aux prises les Grecs et les Bulgares, mais elle risquait de brouiller la Grèce et la Turquie et pouvait porter atteinte aux bons rapports de la Grèce et de la Russie. C'était une intrigue de l'Autriche.

La Grèce réagit très vigoureusement. Dans une dépêche au ministre de Grèce à Constantinople, le gouvernement hellène faisait valoir que « les intérêts orthodoxes grecs lui imposaient d'élever sa voix contre les empiètements bulgares ». Il invitait son ministre d'insister pour le maintien des droits indiscutables du Patriarcat. Si la Sublime Porte, reculant devant le langage comminatoire de la note bulgare, se laissait entraîner à des compromis au détriment de la race grecque, le préjudice causé à nos congénères ne manquerait pas de suggérer au Gouvernement Royal, dans le but d'appuyer plus d'une réclamation dont la Porte ne fait pas le cas qu'elles méritent, des procédés d'une efficacité au moins égale à celle de la note bulgare ». C'était, paraît-il, une allusion à la Crète.

Au fond bien qu'il crût devoir tenir à la Porte un langage intimidant, le gouvernement grec voulait surtout l'aider à repousser la demande bulgare.

La Porte était perplexe. La Russie se réservait, ne voulant pas appuyer les Bulgares, instruments de l'Autriche. Et la Serbie se rapprochait de la Grèce. La Roumanie elle-même, bien que ses rapports avec la Grèce fussent brouillés à cause de l'affaire Evangelî Zappa — un litige de succession — constatait la

(4) V. E. Driault et M. Lhéritier : Histoire diplomatique de la Grèce, T. IV, p. 270-271

(5) Circulaire turque du 26 mars 1888

complète communauté de ses intérêts et de ceux des Grecs.

La Bulgarie envoya à la Porte une lettre qui atténuait la portée de sa note. (6) Elle avait toujours l'Autriche et l'Angleterre derrière elle. La Porte se montra disposée à céder. La Russie intervint en sens contraire. (7) La Porte céda quand même aux exigences bulgares : l'exarque (chef de l'Eglise) bulgare reçut les bérats pour les deux diocèses macédoniens dans la nuit du 5 août 1890. (8)

La crise s'aggrava. Le Patriarche Oecuménique donna sa démission qui ne fut pas acceptée par le gouvernement turc. La Porte, influencée par les Puissances amies des Bulgares, soutenait qu'il s'agissait d'une question d'administration intérieure. La Grèce développait son action. Elle procédait à des échanges de vue avec la Serbie. Des adresses nombreuses parvenaient au Sultan de Turquie pour le maintien des privilèges patriarcaux. L'ambassadeur britannique à Constantinople prétendait distinguer la question religieuse, celle des privilèges qu'il fallait respecter, et la question politique, celle des bérats, qu'on pouvait accorder. Combien la diplomatie britannique doit regretter aujourd'hui son erreur d'avoir, en 1890, appuyé les prétentions bulgares sur la Macédoine !

La Russie, maintenant, accentuait son intervention. A propos d'une visite que le Czarévitch se proposait de faire à Constantinople, M. de Giers, ministre des affaires étrangères, vint dire à l'ambassadeur de Turquie à St-Petersbourg que la décision se trouvait retardée par l'affaire du Patriarcat.

XXXI.

L'octroi de bérats pour deux nouveaux diocèses ecclésiastiques bulgares en Macédoine, combinée avec la tentative de la Sublime Porte de supprimer ou restreindre les privilèges dont jouissaient le Patriarcat Oecuménique, c'est-à-dire l'Eglise et les communautés grecques-orthodoxes de l'Empire ottoman **ab antiquo**, provoqua une crise assez grave qui faillit amener d'autres complications, étant donné que la Russie, outre le droit de protectrice de l'Eglise Orthodoxe de Turquie, droit qu'elle revendiquait en vertu des dispositions de l'article 16 du traité de Kutchuk-Kainardji (du 10/21 juillet 1774), se trouvait suivre en ce moment une politique hostile à la Bulgarie inféodée au pangermanisme et jouissant de la bienveillance de l'Angleterre.

La diplomatie de la Sublime Porte était, sans doute, en état de mieux que tout autre, discerner ses véritables intérêts. Elle n'aurait pas, certes, demandé mieux que de donner satisfaction à la Russie et à

la Grèce. Elle rendit l'amnistie générale en faveur des Crétois qui venaient de se révolter. Elle informa le gouvernement grec de son intention de renouveler avec lui la convention sur la poursuite du brigandage dans les régions limitrophes. Elle alla même, malgré l'existence de la censure sévère du régime hamidien, jusqu'à lever l'interdiction d'entrée des journaux grecs en Turquie.

Le gouvernement grec était bien disposé à accueillir les concessions offertes. Mais il voulait avoir l'assurance qu'aucun nouveau bérat, c'est-à-dire aucun nouvel évêché bulgare ne serait accordé. Malgré les efforts des deux gouvernements, la situation s'aggrava quand le Patriarcat de Constantinople, recourant aux mesures extrêmes, prit la résolution de fermer les églises orthodoxes dans toute la Turquie (28 septembre 1890). C'était une sorte de grève générale de l'Eglise : tout service religieux cessa : aucun mariage, aucun baptême, aucun enterrement ne pouvait être célébré.

L'application de cette mesure causa une vive émotion parmi la nation grecque dont plus d'un million et demi de congénères vivaient alors dans l'empire ottoman. Les esprits s'exaltaient. L'agitation commençait en Crète et en Epire. A ce moment Tri-coupi, qui s'était montré prudent, perdait le pouvoir. Théodore Delyanni le remplaçait. On pouvait redouter son zèle de politicien.

La Sublime Porte commençait à prendre des mesures. Le grand vizir (premier ministre de Turquie) adressait au ministre de Grèce à Constantinople une lettre particulière. « Il est à regretter, disait-il, que les sujets étrangers excitent dans certaines villes de l'empire, les populations orthodoxes à se livrer à des manifestations. » Il laissait prévoir que le gouvernement ottoman devrait procéder à des expulsions. (9) Les relations se tendaient ainsi entre la Grèce et la Turquie.

La Russie, qui ne voulait pas favoriser « la tendance panhellénique », pencha un peu du côté de la Turquie. (10) C'était assez pour que l'Autriche et l'Allemagne montrassent quelque amabilité pour la Grèce. Une grande commission, composée de chrétiens et de musulmans fut constituée par ordre du Sultan. Elle élucida tous les points en litige. Un compromis fut adopté. Les privilèges du Patriarcat furent confirmés. Dans la nuit du 24 au 25 décembre, fête de la Noël grecque, les cloches sonnèrent : de joyeux carillons invitaient les populations grecques à affluer dans les églises rouvertes, pour chanter avec les autres cantiques, « la multitude de l'armée céleste louant Dieu et disant : Gloire soit à Dieu au plus haut des cieux ! Paix sur la terre, bonne volonté envers les hommes ». (Evangile selon Saint Luc, II, 14).

(6) Instructions bulgares de Constantinople, 22 Juin et 4 Juillet 1890, contenues dans la Blue Book britannique, Turkey, 1891—III, Affairs in the East, No. 20

(7) Rapport grec de Consople, télégr. 25.7.1890.

(8) Rapport anglais de Constantinople 6.8.1890.

(9) Rapport grec de Constantinople, 19 Novembre et instructions turques à Petersbourg, 2 Décembre 1890.

(10) Rapport turc de Petersbourg, 5 Novembre 1890.

Selon les bruits qui couraient alors à Constantinople, ce fut une audience de l'ambassadeur de Russie, M. de Nelidow, chez le Sultan, qui fut décisive pour arriver à cette solution. Mais ces bruits, tellement accrédités alors, ne trouvent pas confirmation dans les textes officiels accessibles aux historiens.

Le règlement de l'affaire du Patriarcat venait ramener le calme dans les Balkans. Le Sultan, rassuré sur la politique grecque conviait Tricoupi à venir le voir (Rapport grec de Constantinople, 28 octobre 1892). Mais ce fut seulement pour quelque temps. Au fond, la question de Crète, la question macédonienne subsistaient toujours. C'était maintenant la Serbie qui cherchait une entente pacifique avec la Grèce contre la propagande et l'agitation bulgares. Des pourparlers eurent lieu à Belgrade, à Athènes et à Constantinople et on disait que c'était sous les auspices de la Russie. Le Patriarcat Oecuménique consentit à nommer un métropolitain serbe dans la diocèse de Prizrend-Rachka, en vieille Serbie, puis un autre à Uskub (Skoplje). Et ce fut tout. Un accord plus complet, selon un projet envoyé de Belgrade à Athènes (28 décembre 1892), ne fut pas possible.

Quelque temps après, l'insurrection éclatait, de nouveau, en Crète (mai 1896). Les Puissances s'inquiétaient. Des troupes de renfort turques étaient

maintenant envoyées dans l'île. La Grèce s'en préoccupait viveement. Des réfugiés crétois ne cessaient d'arriver à Athènes et dans d'autres villes. Les Puissances du pangermanisme étaient contre la Grèce. Les relations de parenté entre les cours de Berlin et d'Athènes — la princesse-héritière, Sophie, de Grèce, était la sœur du Kaiser, Guillaume II — ne servaient à rien.

Par contre, le fait que la reine Olga était une grande duchesse russe et que le Czar Nicolas II lui-même, était, par sa mère, un neveu du roi Georges I de Grèce, ne restait pas sans effet sur l'attitude de la Russie. Le prince-héritier de Grèce, Constantin, étant en ce moment en visite à Pétersbourg, fut chargé par son père de s'adresser au czar. Bientôt le prince Constantin, se trouvant à Londres, eut l'occasion de parler au nom de son père — dont la sœur, la princesse Alexandra de Danemark, avait épousé le prince de Galles, le futur roi Edouard VII — au sujet de cette éternelle question de Crète. La Russie et la Grande Bretagne intervinrent à Athènes et à Constantinople afin de prévenir des complications plus graves.

Malheureusement les événements marchaient plus vite que l'action de la diplomatie.

(à suivre)

N. Moschopoulos

Deux poèmes de LOUIS OVIDE

Chadouf.

*Dans l'air qui couve sa flamme
J'écoute ta voix qui grince
Et ton long crissement pince
De son duo lent, mon âme,*

*Chadouf au lourd balancier
Mât sans voile des canaux
Qui fais ruisseler les eaux
Pour la grand'soif des palmiers;*

*Car dans ta pauvre plainte
Qui de l'aube au crépuscule
Toujours plus lasse module
L'accord morne de sa plainte,*

*Je sens, bois vivant, peser
La lassitude des bras
Qui sonnent comme le glas
De leurs jours inapaisés.*

Louis Ovide

Mirage.

*J'ai suivi de tes pas la trace sur les sables
Et j'ai marché, derrière toi, vers l'infini.
Dans le blond poudrolement des rêves impalpables
Que tes pieds soulevaient et, dans l'air alangui,
Semaient comme un espoir de moissons ineffables.*

*Puis la brise a chanté à l'orée du beau soir
Et sa voix, en passant, qui caressait tes lèvres,
Glissait jusqu'à mon cœur, comme en un reposoir,
M'en livrer le parfum et me verser la fièvre
Des peut-être creusés par son clair ébauchoir.*

*Je t'ai suivie par les ouadi et par les dunes,
Et le stipe élancé de ton corps merveilleux,
Tel le souple palmier avec qui joue la lune
Projetait dans la nuit, long et mystérieux,
Sur le sable assombri, sa silhouette brune.*

*J'ai marché, j'ai marché ivre, jusqu'au matin.
Mes bras, de leur étau, ont enlacé tes hanches,
Mon baiser a pressé ta bouche de satin,
Et pourtant, quand tu t'es enfuie à l'aube blanche,
Je me suis retrouvé à l'entrée du chemin.*

Louis Ovide

LA VIE MUSICALE

Mistral et la Musique

Trois articles inédits de RENÉ DUMESNIL

C'est une destinée singulière que celle des poèmes de Mistral : certes leur renommée est universelle; elle est du meilleur aloi; mais en choisissant la langue provençale pour les écrire, le poète se privait délibérément de la large diffusion qu'ils auraient eue s'il avait préféré la langue d'oïl, le fran-



Frédéric Mistral

çais. Et, déjà, en 1906, lorsque Frédéric Mistral fit paraître ses délicieux « Mémoires », André Hallays en faisait la remarque dans les « Débats » : « C'est en France qu'il est le moins célèbre. Sans l'opéra de Gounod, l'auteur de « Mireille » serait presque ignoré. Sans doute un Anglais ou un Allemand sachant bien l'italien lira plus aisément un texte de Mistral que ne le pourrait faire un Français qui sait seulement sa langue maternelle. Mais les mêmes personnes qui méprisent Mistral prennent la peine de lire, dans des traductions, Pouchkine ou Browning. Or, les éditions de Mistral renferment toujours une traduction française en face de l'original ». Certes, mais bien que faite par le poète lui-même, cette traduction n'échappe pas à la règle commune, et, trop souvent, évitent avec soin de rimer, désirant briser la cadence, — comme s'il tenait à laisser tout le parfum, tout l'ensorcellement de la poésie au texte original — Mistral trahit son propre ouvrage, qu'il meurtrit et dessèche.

Or, il arriva qu'en 1862, après le demi-échec de

« la Reine de Saba », Gounod s'avisa de prendre pour sujet de son prochain ouvrage le poème de Mistral — que Lamartine, dans son « Cours familier de Littérature », mettait au rang de « l'Odyssée ». L'année suivante, il passait le printemps en Provence, auprès de Mistral, à qui Michel Carré avait déjà fait tenir le livret. Les lettres du musicien sont comme un journal de son travail et de son inspiration, et Camille Bellaigue, qui les a publiées, a pu dire « qu'on y suivait l'influence quotidienne de la nature sur l'artiste » et qu'on y « voyait peu à peu l'œuvre se former et sortir ».

Les deux hommes — le poète et le compositeur — étaient faits pour s'aimer. Dès la première poignée de mains échangée, une sympathie profonde les unit qui devint bien vite une amitié parfaite. Et Mistral usa du moyen le plus sûr pour que la Provence entrât tout entière dans l'âme de Gounod. Il lui fit découvrir la beauté des sites, le charme des coutumes séculaires, et, surtout, il le laissa s'imprégner de cette paix infinie qui semble monter de la terre dans le silence que le bruissement des cigales ou le chant des hommes rompt à peine sans le troubler jamais : « Je viens de passer trois heures dans un enchantement de solitude — écrit Gounod au retour d'une promenade au vallon de Saint-Clerc. Pas une créature n'a traversé le vallon pendant ces trois heures. J'y suis resté sous un petit bois de pins jeunes, à l'ombre avec mon poème, au milieu des senteurs de toute espèce, retenant parfois ma respiration, le seul bruit humain que j'entendisse, pour mieux entendre, au sein de ce silence de la nature, le concert mystérieux de ces milliers de petits êtres qui peuplent l'air et le sol, et dont le bourdonnement ininterrompu tremble à l'oreille comme l'atmosphère tremble aux yeux par un jour de chaleur ».

Un peu plus tard, il écrit encore : « Je pense, je cherche, sans aucun doute, mais les choses s'engendrent en moi avec une douceur et une tranquillité d'opération que je ne me connaissais plus depuis ma première jeunesse. Il y a travail, et il n'y a pas un effort pénible. Il y a réflexion, observation, méditation, mais il n'y a pas de crises douloureuses dans l'accouchement. En somme, si je ne me trompe pas, je n'ai pas encore eu une possession aussi tranquille de ce que j'écris ».

Et c'est cela qui donne à la « Mireille » de Gounod cette saveur si particulière : la musique est un reflet direct de ce que le compositeur a vu, senti, respiré

sur la terre de Provence. De ce qu'il a entendu aussi, en écoutant les naïves chansons du terroir. Entre ces airs qui donnent à la partition son caractère (que l'on pourrait appeler folklorique, encore que Gounod n'ait à peu près rien emprunté à la musique populaire), l'un des plus connus, le duo de Mireille et Vincent : « La brise est douce et parfumée », est certes le plus célèbre. Et pourtant, c'est, de tous, le plus critiquable, car ce fut Mistral lui-même qui chanta à Gounod l'air populaire sur lequel il avait écrit l'au-bade de « Magali ». Et il faut reconnaître que Gounod, voulant développer la mélodie trop courte pour s'ajuster aux paroles du livret, est bien loin de l'avoir améliorée. Dans ses « Mémoires », rappelant que cet air-là venait de loin dans les temps; et qu'il l'avait entendu lui-même chanter à un certain Jean Roussière, mais sur des paroles ne datant que du Premier Empire, Mistral ajoute : « Cet air si mélodieux, si caressant, beaucoup ont regretté de ne plus le retrouver dans la « Mireille » de Gounod ». Il ne dit pas : — moi-même aussi — mais on devine qu'il le pense.

Pourtant Gounod a emprunté à la chanson l'essentiel de son duo. Mais on ne peut toucher à ces mélodies populaires, si délicates, sans leur ôter leur couleur, aussi fragile que l'impalpable poussière lumineuse d'une aile de papillon. Mais l'air du petit berger, mais le cantique des Saintes Maries mais tant d'autres pages délicieuses de sa « Mireille » lui font bien pardonner ce petit sacrilège.

René Dumesnil

Le buste de Vincent d'Indy aux Faugs

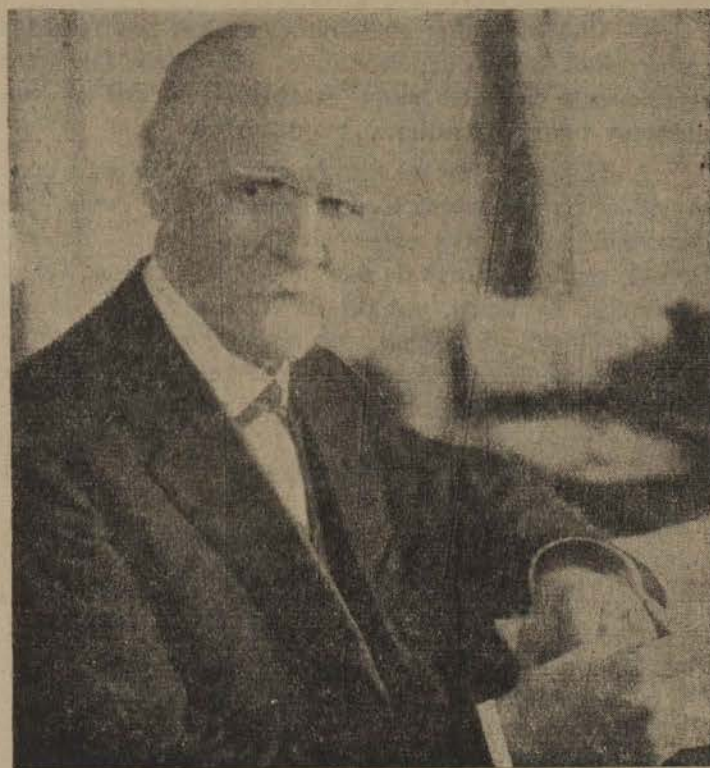
Avec neuf ans de retard — l'inauguration en avait été fixée au 3 septembre 1939, et les événements la firent ajourner *sine die* — le buste de Vincent d'Indy est enfin placé sur sa stèle, érigée aux Faugs, près de la maison où le maître vint, chaque été durant de longues années, retrouver non seulement les souvenirs de sa jeunesse, mais aussi respirer, après l'épuisante saison des concerts et des cours, l'atmosphère purifiante du pays de ses ancêtres vivarais.

Les Faugs étaient le nom d'un vieux moulin, dressé sur une terrasse tout près du château de Chabret, domaine de la famille d'Indy, à une vingtaine de kilomètres de la rive droite du Rhône, sur la commune de Boffres. On est là à mi-distance de Valence et de Tournon, et l'on domine d'un millier de mètres la vallée. La vue superbe s'étend sur les Alpes et laisse apercevoir à l'horizon la cime du Mont-Blanc. Le pays est sévère; les gorges se ressèrent au flanc des escarpements; des bois surplombent les ravins

où coulent des torrents. Pays tout rempli de légendes inspirées par une histoire tourmentée de luttes religieuses et guerrières : c'est là que la lutte des Huguenots et des Papistes se prolongea le plus longtemps; des villages sentiers sont protestants, d'autres catholiques; mais tous ces Cevenols, à quelque confession qu'ils appartiennent, sont de rudes gens, vigoureux, fiers et indépendants.

Bibiane d'Indy, tante du musicien avait épousé le baron de Geys de Pampelonne. Héritière de la branche aînée, elle habitait Valence l'hiver, et l'été le château familial de Chabret. Non loin, se dresse la tour de Boffres, vestige d'un des derniers réduits protestants démantelés par Richelieu. Et c'est là, dans la montagne d'Iserlech (ou comme on écrit aujourd'hui Issarlès) que Vincent d'Indy placera les dernières scènes de son « Fervaal ».

Venu une première fois dans ce pays de Dauphiné et du Vivarais quand il n'était encore qu'un enfant nouveau-né, Vincent d'Indy l'avait quitté à deux ans. Il n'y fut ramené qu'en 1864, à quatorze ans; et ce fut un émerveillement. L'impression qu'il en ressentit l'enracina profondément dans ces lieux



Vincent d'Indy

où tout parlait à sa jeune imagination. Pendant les mois d'août, et de septembre, toute la famille se retrouvait à Chabret. Mais la vieille maison, apportée aux d'Indy par un mariage à la fin du XVI^{ème} siècle, si vaste qu'elle fût, devenait trop étroite pour contenir les descendants des Pampelonne et des d'Indy. Après qu'il eût épousé sa cousine Isabelle de Pam-

pelonne, en 1875, Vincent décida de bâtir aux Faugs sa propre demeure. L'étroite terrasse où s'élevait le moulin fut élargie et la maison édiflée, dominant le paysage comme un burg inaccessible; — il fallait, en ce temps de diligences, cinq heures pour gagner les Faugs. Aujourd'hui, grâce à l'auto, le trajet n'en demande pas le dixième.

C'est à Boffres que Vincent d'Indy écrivit ses œuvres de jeunesse, c'est là qu'il nota le chant de pâtre d'où allait sortir plus tard la « Symphonie sur un thème montagnard »; c'est en contemplant les effets de lumière sur les cimes et sur les vallées qu'il écrivit « Jour d'été à la montagne ». La vie qu'il y menait était aussi méthodiquement réglée que son existence parisienne, et lui aussi aurait pu prendre pour devise le *nulla dies sine linea* d'Apelle. Une de ses élèves, Mme de Fraguier, nous rapporte que, lui faisant visiter les Faugs, il la mena tout droit vers la grande fenêtre d'où l'on embrassait l'immense horizon :

— C'est là que j'assiste au lever du soleil, lui dit-il.

— Mais, vous voyez tous les jours poindre l'aurore ?

— Oui, bien sûr; seulement ce n'est pas tous les jours aussi beau; cependant la nature est toujours frémissante à cette heure matinale et c'est un bon moment pour travailler...

L'effigie de Vincent d'Indy, coulée dans un bronze que l'on put soustraire aux réquisitions, contemple désormais les vastes espaces où il chercha l'inspiration de quelques-unes de ses plus belles pages. Hélas, une autre demeure, qui fut celle de la fin de sa vie et qu'il éleva, elle aussi avec amour, à Agay, sur la côte provençale, a été ravagée par la guerre. Le site même où il avait choisi le lieu de son laborieux repos, est saccagé. Et c'est dans le Poème des rivages ou dans le Diptyque méditerranéen qu'il en foudra chercher le souvenir...

René Dumesnil

« La ballade de la géole de Reading, » de Jacques Ibert, à l'Opéra-Comique

On n'aurait point imaginé, il y a cinquante ans, de tirer un ballet d'un sujet aussi noir que celui de la « Ballade de la Géole » de Reading et, moins encore, que ce ballet pût être donné à l'Opéra-Comique. Les temps ont changé : l'Opéra-Comique, s'il tend à redevenir un théâtre voué au genre léger, comme il le fut à l'origine et jusqu'aux deux tiers du siècle dernier, demeure néanmoins une des scènes où le drame musical sous toutes ses formes maintient les

positions qu'il a conquises. Et que le poème symphonique écrit en ses années de Rome par M. Jacques Ibert, d'après la ballade d'Oscar Wilde, ait tenté un chorégraphe, cela s'explique non seulement par l'attrait de cette musique d'une rare qualité, mais aussi par l'influence que les diverses troupes étrangères — Sadler's Wells, de Londres, Ballets Joos — ont exercée sur l'art de la danse. « La Table verte », de Joos, « Within the Gorbals » et « The Rake's Progress » en particulier ont été des réussites si grandes qu'il était naturel que les maîtres de ballet voulussent montrer leur aptitude à porter à la scène les thèmes réalistes auxquels les troupes étrangères avaient dû leurs plus durables profits. La danse et l'art des mines sont propres à exprimer tous les états d'âme, et, la musique aidant, à traduire toutes les situations.

La tâche du chorégraphe, M. Jean-Jacques Etcheverry n'était pas sans péril : la musique de M. Jacques Ibert n'est point descriptive, mais elle est intensément évocatrice. Il est plus difficile de construire un scénario de ballet sur une partition toute en finesses allusives (d'où son pouvoir évocateur) que sur une musique telle que l'écrivaient les compositeurs au temps où ils travaillaient sur les indications du chorégraphe, ménageant ici un pas de deux, là un adage, ici encore un ensemble ou un solo. Il se trouve en présence d'un ouvrage auquel il ne peut toucher, dont il doit respecter la forme et ne pas altérer les mouvements. M. J.J. Etcheverry a montré mieux que de l'ingéniosité. Sauf au deuxième tableau qui reste un peu flou et pose au spectateur une énigme, sa chorégraphie est claire, bien ordonnée et sobrement pathétique. Les images qu'elle propose se déduisent aisément de la musique à laquelle elles se superposent. Et cette musique est constamment d'une rare qualité. L'auteur — il le dit lui-même — n'a voulu y mettre « ni littérature, ni peinture », estimant que l'art des sons se suffit à lui-même. Cependant nous avons retrouvé à l'Opéra-Comique le plaisir et l'émotion que nous avons ressenties au concert à chaque audition de la « Ballade » : preuve que le chorégraphe, loin de trahir le musicien, lui a été fidèle, et que ce n'était pas une entreprise sacrilège que de faire danser « La Ballade ».

Au surplus, la division en trois mouvements du poème symphonique suggérait le plan du ballet. Dans le premier sont exposés les thèmes qui vont servir aux développements; l'un est confié aux violoncelles, l'autre au cor anglais. Et, immédiatement leur caractère, leur fatalité, créent l'atmosphère. Mais le chorégraphe n'est pas seul à avoir bien servi le musicien; le décorateur (M. Maurice Moulène, d'après les maquettes de M. J.C. May) a su donner au drame la présentation matérielle qui convenait aux trois épisodes : la chambre où le horse-guard étrangle sa maîtresse; les visions d'épouvante qui le hantent dans sa cellule; la cour de la prison d'où les détenus aper-

coivent « cette petite tente de bleu, qu'ils nomment le ciel » — et la porte, par laquelle tout à l'heure arrivera le bourreau, portant dans un sac la corde de chanvre, où le condamné passera le cou.

Et ce sont, dans la partition, quelques thèmes épisodiques, précédant la réexposition des premiers motifs qui reviennent hallucinants, comme reviennent dans l'esprit du coupable, les remords qui le hantent.

Ecrire il y a vingt-cinq ans, cette « Ballade » qui atteint à l'émotion la plus haute, valut à son auteur le plus vif succès et le classa parmi les meilleurs sym-

phonistes de sa génération. Un quart de siècle, c'est un long délai : combien d'ouvrages, en un temps bien plus court, se démodent ou s'oublient ? La « Ballade de la Geôle de Reading », au contraire, a paru l'autre soir tout aussi neuve, tout aussi riche d'idées et d'heureuses réalisations qu'au premier jour. L'accueil que lui a fait le public a été chaleureux. Il faut ajouter que l'interprétation est excellente, et que Mademoiselle Geneviève Kergrist et M. Michel Rayne ont contribué grandement au succès de ce nouveau ballet.

René Dumesnil

LA VIE THEATRALE

“LA DESCENTE AUX ENFERS”

Un article inédit de **ROBERT KEMP**

On a toujours eu beaucoup de peine à excuser la conduite d'Admète, roi de Thessalie, dans l'« Alceste » d'Euripide. Le poète recevait, il est vrai, une légende très vieille, et ne s'est pas reconnu le droit de la modifier. Mais enfin, comment ce jeune prince, qui feint d'aimer sa femme, accepte-t-il qu'elle meure pour lui ? Il ferait mourir son père et sa mère, plutôt que de mourir lui-même ; ce n'est déjà pas très beau. Laisser trépasser son épouse en fleur, la mère de ses enfants, rayonnante de beauté fraîche, alors que c'est lui, Admète, que réclamait Thanctetas, le dieu à la faux, est le signe d'un égoïsme répugnant. « Manque de galanterie », ou même goujaterie, pleurerie me paraissent des expressions trop douces pour tant de lâcheté, et d'amour de soi-même... Les hellénistes s'acharnent en vain à plaider que, chez les Grecs, la vie de l'homme valait beaucoup plus que celle de la femme ; qu'Admète était nécessaire à son peuple ; que cet échange profitable a été négocié par le reconnaissant Apollon, et qu'on ne peut refuser le présent d'un Dieu, — ils ne persuadent pas les gens de maintenant... « Alceste », cependant, est une fort belle pièce ; le personnage d'Alceste, victime volontaire, est adorable de courage, de ferveur, de poésie. Seulement, « Alceste » vaut mieux encore comme comédie que comme tragédie, car la scène où le vieux Phérès, tremblant sur ses jambes débilitées, repousse de trépasser pour son fils, et celle où le glouton Hérarès, pendant qu'on célèbre les funérailles d'Alceste, s'emplit innocemment de viandes et de vins, ont une verve admirable : c'est du Plaute, du Molière ; — quel relief !...

Madame Simone, romancière de « Désordre », dramaturge des « Rosiers Blancs », après avoir été l'ardente comédienne qui créa « Le Détour », « Samson », « La Rafale », « Le Secret », les meilleures pièces d'Henry Bernstein, et avoir écrit, en collaboration avec son mari, le délicat poète François Porché,

que nous avons perdu, a eu l'audace de reprendre le sujet d'Alceste ; de le renouveler. Dans cette entreprise, elle a fait preuve d'une ingéniosité et même d'une originalité extraordinaires. Si le succès ne l'a pas généreusement récompensée, c'est que l'exécution n'a pas été à la hauteur du projet ; c'est aussi qu'on eût exigé, pour recréer l'atmosphère de l'Hellade, et orner cette neuve tragédie, les enchantements, le lyrisme capricieux, sourires et larmes, d'un Giraudoux... Gourmandise trop difficile à satisfaire, hélas !

Avec quelle adresse, pourtant, Madame Simone a corrigé Euripide ! Elle lave Admète de toute faute. Le roi de Thessalie ne consent pas au sacrifice d'Alceste ; il l'ignore. Il est parti, sans avertir, pour inspecter son royaume, à la façon d'Haroun-al-Rashid. Comment l'avertir que sa cité vient d'être subitement, par surprise, attaquée et occupée par une armée ennemie ? Et quelle armée ! Elle a la précision de manœuvres, la rapidité, la brutalité d'une armée allemande d'invasion. Le rapprochement s'impose ; Madame Simone nous l'impose, et vous verrez ses raisons. Cette armée est celle d'Hadès, prince des enfers. Elle est casquée de noir ; son uniforme est noir. Cleonas qui la commande, le fouet en main, a la voix rauque et le masque cruel et ricanneur. Le prétexte de l'attaque ? Cleonas prétend qu'un pêcheur thessalien a tué un de ses hommes. Il réclame cent adolescents à égorger sur l'heure, en réparation. Si on ne les donne pas, — et ce n'est pas Alceste, avec ses suivantes, ni son fils, qui a quatorze ans, ni son beau-père Phérès, bavant de peur, qui peuvent résister... Phérès ne demande même qu'à « collaborer » ; — il tuera tout le peuple thessalien, les hommes, les femmes, les petits enfants. Nous connaissons son caractère !

Alceste, noblement, se débat, plaide, invoque la justice, la pitié... Le monstre en rit. Tout ce qu'elle obtient, c'est qu'il accepte l'échange des cent adoles-

cents contre l'unique Alceste, belle proie... Echange satanique... Voilà pourquoi Alceste mourra, loin d'Admète qui ne sait rien; et pour la plus belle, la plus généreuse des causes.

La voici aux Enfers, dont Madame Simone a voulu, — à tort ou à raison, par un souci discutable d'« actualiser » sa pièce, — faire une réplique des camps allemands, de Buchenwald, de Dora, de Dachau. Elle est dans le quartier des femmes, que Cleonas fouette pour la moindre désobéissance, qu'il injurie, qu'il envoie aux chambres de torture quand il a envie de se distraire. Alceste a le spectacle, ignoré d'elle, qui était heureuse sur terre, des misères affreuses des damnées; ses sœurs, ses anciennes sujettes. Elle les console; elle écoute leurs plaintes, elle leur partage son pain et sa cruche d'eau. Son cœur fond de pitié et d'horreur; et quand Héraclès l'arrache à ses geôliers, elle a peine à se séparer des tendres victimes. Elle a honte d'être épargnée.

Si bien que sur terre, maintenant, dans les bras d'Admète, inondée du soleil de Grèce, saluée par les chants de son peuple, elle reste frissonnante; elle n'ose pas, elle ne veut plus être heureuse. Elle reprendrait volontiers la sentence fameuse: « On ne peut être heureux, tant qu'il existe un être qui souffre... » Horreur de la condition humaine, solidarité avec les victimes de la cruauté des dieux. Avouez que cette invention est belle; qu'elle correspond aux angoisses de la présente humanité; et qu'elle va loin...

Mais comment conclure? Alceste a le choix. Sera-ce l'égoïste oublié? Elle peut se précipiter dans le plaisir et le bonheur, pour chasser les visions de l'enfer...; et elle finira par croire à un cauchemar. Sera-ce, au contraire, devant l'impossibilité d'être heureuse, le renoncement à la terre, et le retour aux enfers, avec les plus pauvres, dans une héroïque ardeur d'apostolat? Madame Simone n'a pas tranché ce dilemme. Elle a imaginé une solution mi-partie, qui ne satisfait personne. Zeus, qui a pitié d'elle, et de-

vrait bien avoir pitié aussi des victimes d'Hadès et de Cléonas, — lui accorde un dédoublement... Une Alceste restera reine de Thessalie, caressera son fils, s'abandonnera sans remords aux bras d'Admète, et applaudira les danses et les chants... Une autre, son fantôme, une Alceste ectoplasmique, redescendra chez Hadès, soutenir les damnées, souffrir avec elles. On se fait difficilement une idée de son avenir. Cette Alceste-Janus laisse le spectateur étonné... Quel dommage!

Etait-ce une raison pour marquer à la « Descente aux Enfers » tant d'indifférence, et parfois de mauvaise humeur? Je ne crois pas. Sans admirer comme une grande réussite la pièce de Madame Simone, il faut reconnaître qu'elle vise haut; et qu'il fallait, pour la concevoir, un esprit de qualité.

Robert Kemp



S.M.I. l'Impératrice Fawzia et S.A.R. la Princesse Faiza arrivant au nouveau dispensaire de Méhalla El Kobra inauguré à l'occasion de l'anniversaire de S.M. le Roi Farouk Ier.

Le Monde Officiel et Diplomatique

A LA LEGATION ROYALE DU DANEMARK

Le Jeudi le 5 février 1948 à midi Son Excellence Monsieur Hubert de Wichfeld a été reçu au Palais d'Abdine en audience solennelle pour présenter à Sa Majesté le Roi ses lettres l'accréditant comme envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Danemark, en Egypte. Son Excellence le ministre accompagné de Mahmoud El Sioufi bey, troisième Chambellan s'est rendu au Palais Royal dans une automobile de la Cour escortée de cinq officiers motocyclistes de la Garde Royale.

A son arrivée ainsi qu'à son départ Son Excellence le ministre a été salué par une garde d'honneur, musique en tête. Ont assisté à cette solennité L.L.E.E. le ministre des Affaires Etrangères, le chef du Cabinet de Sa Majesté le Roi, le Grand Chambellan, l'administrateur général des Biens Privés et des Palais Royaux et l'aide-de-camp en chef.

LE 1er ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE LA PRINCESSE CHIVEKIAR



Un portrait récent de la
Princesse Chivékiar



LA COMMÉMORATION DE GANDHI A L'EWART

Le 12 Février eut lieu à l'Ewart Memorial Hall, une grande cérémonie commémorative organisée par l'« Indian » à la mémoire du grand leader indien, le Mahatma Gandhi. Notre photo, prise au cours de la cérémonie, montre le Dr. Badeau, Recteur de l'Université américaine, prononçant une allocution. Derrière lui, assis, on reconnaît de droite à gauche : MM. Djalidas, Mahmoud Azmi bey, Loutfi Saïd pacha et Abdel Rahman Azzam pacha.

LE SOUVENIR DE LA PRINCESSE CHIVEKIAR.

Il y a un an, le 17 Février 1947, S.A. la Princesse Chivékiar décédait au Caire. Toute la Presse a rappelé le souvenir de cette grande dame, qui fut non seulement une hôtesse fastueuse et incomparable, mais qui préchait aussi d'exemple chaque fois que la cause Nationale avait besoin de son appui. Activement intéressée à l'œuvre de « La Femme Nouvelle en Egypte », la défunte Princesse anima également de son concours toutes les créations sociales visant à améliorer le bien-être de la jeune fille et du fellah d'Egypte.

COMMÉMORATION DE GANDHI

A l'Ewart Memorial Hall, une émouvante cérémonie présidée par M. Djalidas, le bijoutier bien connu du Caire, fut consacrée à Gandhi. Des discours exaltant la noble personnalité du grand patriote Hindou furent prononcés par S.E. Abdel Rahman Azzam Pacha, le Dr. Badeau, S.E. Loutfy el Sayed Pacha, le Dr. M. Azmi bey, etc. Les

prières rituelles furent récitées à l'issue de cette séance à laquelle assistèrent de nombreuses personnalités.

A L'AMBASSADE DE FRANCE

S.E. l'Ambassadeur de France et Mme Gilbert Arvengas recevant un certain nombre d'amis et de personnalités dans les vastes salons de l'Ambassade de France où une réception était donnée pour fêter le passage en Egypte de M. Pierre Sancan, pianiste et de Mlle Collette Franz, violoniste. La réunion eut un brillant succès et l'exécution du programme fut des plus réussies. On notait parmi la très nombreuse assistance des représentants de la Cour, les membres du corps diplomatique, le Député et Ancien Ministre M. Pierre Bourdan, des notabilités françaises et plusieurs personnalités égyptiennes et étrangères ainsi que les artistes français invités par le Gouvernement égyptien.

Mme G. Arvengas, aidée de Mlle Arvengas, recevait avec cette simplicité et cette cordialité déjà légendaires dans la Capitale.

A LA LEGATION ROYALE DE GRECE



S.E. M. Georges Triantafyllidis, Ministre de Grèce, photographié en compagnie de S.E. M. Dwight Griswold, Administrateur de la Mission Américaine en Grèce, lors d'un déjeuner offert à Phôtel de la Légation le Dimanche 15 Février.

AU CONSULAT GENERAL
DE FRANCE A ALEXANDRIE

M. Xavier Jeannot, Chevalier de la Légion d'Honneur au titre militaire, Croix de Guerre, Médaille de la Résistance, vient d'arriver à Alexandrie en compagnie de Mme Jeannot, pour y prendre possession de ses fonctions de Consul Suppléant de France.

M. Frédéric Max, nommé Secrétaire d'Orient auprès du même Consulat Général, est également entré en service depuis le mois dernier.

A L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHEOLOGIE ORIENTALE

Le Mardi 10 Février, le Directeur de l'Institut Français d'Archéologie orientale et Madame Charles Kuentz ont offert dans les vastes salons de l'Institut un thé auquel une nombreuse assistance prit part. Nous avons noté au hasard du crayon l'Ambassadeur de France et Mme Gilbert Arvengas, l'Ambassadeur des Etats Unis et Mme S. Pinckney Turck, l'Ambassadeur de l'Iran, S.E. le Dr. Kazem Ghani, le Ministre de Grèce et Mme Georges Triantafyllidis, l'Internonce apostolique Mgr Hugues, le Ministre de Suisse et Mme A. Brunner, le Ministre du Liban et Mme Sami El Khouri, S.E. Mahmoud Fahry Pacha, Mme Cattai Pacha, le Baron et la Baronne de Benoit, le Comte Philippe de

Grailly, S.E. Adly Andraos Bey, Sir Walter Smart, M. et Mme Roger Demonts, M. et Mme Stavro Stavrinis, M. J. Ascar Nahas Bey, M. et Mme Boyé, le Dr. Sobhi Bey, le Dr. Kamel Bey Hussein, M. et Mme Vincenot, le Consul de France et Mme Pons, le Vice Consul de France, M. Jeanmougin, M. et Mme François Talva, M. et Mme Pierre Jouguet, M. et Mme Fernand Zanani, M. et Mme Georges Vaucher etc. etc.

Madame Kuentz très simplement faisait les honneurs de la maison mettant chacun à son aise et ayant des attentions pour tous ses nombreux invités.

A LA LEGATION D'ITALIE

Le 20 Février une réception était offerte au Palais de la Légation d'Italie à Garden City en l'honneur des vedettes de la troupe lyrique italienne en représentation à l'Opéra Royal du Caire.

Les somptueux et vastes salons de la Légation étaient littéralement bondés et les invités, accueillis par S.E. le Ministre d'Italie, la Marquise Fracassi et le personnel supérieur de la Légation, se trouvaient immédiatement dans une atmosphère des plus cordiales.

La réunion se prolongea fort tard et tous quittèrent à regret les hôtes affables et les artistes applaudis souvent sur la scène de l'Opéra Royal.

Documents.

LA GRECE ET L'ITALIE

Nous donnons aujourd'hui le texte des allocutions échangées lors de la remise au Roi des Hellènes des lettres de créance du Ministre d'Italie, M. Ricotti.

« Majesté,

« Permettez-moi de vous dire que je suis profondément ému en vous remettant les lettres par lesquelles M. le Président de la République Italienne a bien voulu m'accréditer auprès de votre Majesté Envoyé Extraordinaire et Ministre Plénipotentiaire en Grèce.

« J'espère que Votre Majesté lira sur mon visage toute la sincérité et toute la profondeur de mes sentiments et que cela me vaudra l'honneur et l'aide de votre bienveillance pour ma mission de si haute responsabilité après cette triste parenthèse entre deux peuples qui ont été toujours unis dans la lutte pour leur indépendance et pour leur liberté. »

Le Roi a répondu :

« Monsieur le Ministre,

« C'est avec le plus vif plaisir que je reçois des mains de Votre Excellence les lettres par lesquelles le Président de la République Italienne vous accrédite auprès de moi en qualité d'Envoyé Extraordinaire et Ministre Plénipotentiaire. Je désire vous dire combien je suis heureux de voir que le choix de Monsieur le Président est tombé sur votre personne, dont les qualités distinguées ne nous sont pas inconnues.

« Je vous remercie des très aimables paroles que vous venez de prononcer à l'égard de la Nation Hellène et je tiens à vous dire que de notre côté nous suivons avec vive sympathie les efforts accomplis par le peuple italien pour panser les blessures du passé, et contribuer à la reconstruction de notre continent.

« Je tiens à vous assurer, Monsieur le Ministre, que vous trouverez auprès du Gouvernement Hellénique le concours le plus empressé pour l'accomplissement de votre mission, et que je trouverai un plaisir particulier à y ajouter mon appui personnel. »

Le Ministre des Affaires Etrangères M. C. Tsaldaris a reçu également M. Ricotti. Des deux côtés fut exprimé le désir de voir se rétablir les relations amicales et de rendre plus intense le mouvement commercial entre les deux pays.

Echos et Nouvelles.

GOHA LE SIMPLE EN IMAGES

Dans notre dernier numéro, nous avons dit que Paris venait de consacrer une exposition à Albert Adès, qui écrivit avec Josipovici, le livre aujourd'hui célèbre de « Goha le Simple ».

Un illustrateur, qui a du talent, nous dit-on, vient, après Gondouin, après Mariette Lydis, après Henri Leriche, de donner de cet ouvrage une nouvelle édition illustrée, qui n'est peut-être pas aussi parfaite que l'enthousiaste R. Vaucher nous l'a dit dans « Images » (31 janvier). La présentation du texte sur deux colonnes n'est pas une heureuse trouvaille. On pense malgré soi à une édition de la Bible ! Mais, les illustrations de cet artiste, qui s'appelle Michel Bouchaud, attirent agréablement les regards.

R. Vaucher nous a appris que depuis 1919, « Goha le Simple » a été traduit en huit langues, qui sont : le tchèque, l'allemand, l'italien, le danois, le norvégien, le hollandais, le suédois, l'anglais. Autrement dit, le pauvre Goha parle toutes les langues de l'univers, sauf la sienne : l'arabe !

PIERRE BOURDAN ET LA PRESSE

Pierre Bourdan, à peine arrivé en Egypte, a harangué la foule. Vieille habitude ! Il a parlé de la France devant son avenir, ce qui est beaucoup mieux que de parler de la France toujours à la remorque de son passé.

Il venait de faire paraître, dans la « Revue de Paris » de janvier 1948, une long article sur « la grande presse », qu'il appelle « le quatrième pouvoir ». Et, constatant que la presse n'est pas ce qu'il faudrait qu'elle fût, il énumère quelques projets de réforme.

Tout cela est bel et bon. Mais, ce qui nous paraît le plus sérieux, le plus objectif dans son article, c'est le projet d'une institution de la profession de journaliste. Mais alors, il y a fort à faire ! Plus nous allons, plus nous sommes attirés par les titres en caractères gras, visibles à des centaines de toises, par les mots sensationnels qui font frémir, par la rapidité des informations. Nous sommes devenus tellement blasés, dirait-on,

que nous avons besoin de nouveau, besoin d'exceptionnel, au prix de la vérité.

Et cependant, nous sommes tellement blasés que nous ne croyons même plus ces titres-là ! Alors, que nous faut-il ? Nous ne le savons pas nous-mêmes !

LE SOUVENIR DE MOUSTAPHA KAMEL

Les journaux nous ont beaucoup parlé de Moustapha Kamel, à propos du quarantième anniversaire de sa mort, qui survint le 10 février 1908. Son corps repose au cimetière d'el Imam El Chaféi, en attendant d'être transporté dans un somptueux mausolée. Un mausolée, c'est sans doute un signe de reconnaissance, mais comme c'est peu émouvant, comme c'est froid !

Sur l'ancienne place Suarès qui a reçu son nom, on a élevé à Moustapha Kamel une petite statue sur un grand socle, parce qu'en Egypte, il semble qu'on aime poser des statues sur des socles disproportionnés.

Il reste, au cœur des Egyptiens, inséparable des hommes intrépides qui ont bravé le risque pour l'amour de leur patrie. Il est allé courageusement réveiller la vieille Europe au sens du respect de l'indépendance des peuples. Il fut soutenu par l'âme généreuse et compréhensive de Juliette Adam ; Loti, dont il devint l'ami, lui dédia son ouvrage : « La Mort de Philae ».

On sait qu'une brouille les sépara quelque temps. Moustapha Kamel portait des regards admiratifs sur un Japon émancipé, ouvert à la vie moderne. Le romantique Loti ne rêvait que de harems, de narguilehs, de tchartchafs, et de cette vie nonchalante qui attend désespérément que le destin se révèle. Et peut-être, satisfait de son attente, ne le souhaitait-il pas tellement !

UNE ANECDOTE SUR APOLLINAIRE

Apollinaire nous devient de plus en plus présent. Depuis deux ou trois ans, on a publié sur lui, quantité d'ouvrages. Récemment encore, André Billy publiait aux Editions Pierre Seghers, un opuscule sur son œuvre. En Suisse, on vient de faire paraître un recueil pos-

thume du poète d'« Alcools ». Et, dans la Revue de Paris de janvier, Jean Mistler rapporte sur son compte des anecdotes qui le consolent de ses propres avatars politiques... Voici l'une d'elles :

« Un des plus vieux amis d'Apollinaire, et celui peut-être dont le talent poétique s'apparente le plus au sien, André Salmon, me disait son scepticisme et me racontait à ce propos une anecdote ravissante. En août 1914 déjà, Guillaume de Kostrowitzky avait cherché à s'engager, en même temps qu'André Salmon, et il avait passé à Paris une visite sanitaire. Il fut refusé pour faiblesse de vue et, furieux, il apostrophait les majors qui lui avaient fait lire à distance, sur le traditionnel tableau des opticiens, AXRBKTWU ou quelque chose d'approchant : « Donnez-moi donc un vrai texte au lieu de toutes vos c... et vous verrez si je ne peux pas lire ! »

L'anecdote est amusante. Mais où diable M. Mistler voit-il du scepticisme ?

T. S. ELIOT, POÈTE FRANÇAIS

Les Editions du Seuil, à Paris, viennent de publier les poèmes de T. S. Eliot, traduits par Pierre Leyris. Le traducteur y a ajouté deux poèmes écrits par T. S. Eliot directement en français. En effet, vers 1917, le célèbre écrivain anglais avait écrit toute une série de poèmes dans la langue de Racine, ou plutôt dans la langue de Laforgue et de Tristan Corbière dont il était nourri.

Nous ne signalons pas ce petit événement comme une nouveauté. Chacun sait que, parmi les écrivains anglais, assez nombreux sont ceux qui s'exprimèrent quelquefois en français : Oscar Wilde, George Moore, et même Swinburne !

Il est curieux de remarquer que même les poèmes anglais écrits par T. S. Eliot vers cette date rendent en français un son qui nous est très familier, ainsi « Prufrock » :

Le soir d'hiver choit aux
ruelles
Parmi des relents de grillade.
Il est six heures...
Contre les jalousies brisées
Et les tuiles des cheminées
L'averse bat ;

Un cheval de fiacre esseulé
 Au coin de la rue piaffe et
 fume
 Puis les réverbères s'allument,

**MANNEKEN-PISS,
 EN TROUBADOUR**

Puisque nous sommes dans le royaume de la poésie, pourquoi ne parlerions-nous pas aussi de la poésie-troubadour ? Or, les Théophilis, ces étudiants-acteurs de la Sorbonne, sont allés récemment rendre hommage au petit polisson qui nargue à Bruxelles la pudeur des passants...

Ils lui ont offert un costume de troubadour ! Ce costume porte à cinquante, paraît-il, le nombre des vêtements de sa garde-robe !

Puis, l'un d'eux a déclamé devant le petit bonhomme, ces vers dont on ne sait pas très bien la date ni l'auteur :

O Manneken-Piss
 Joli comme Adonis !
 Tu choques les miss,
 Mais pour Paris'
 T'es un p'tit fils !

Par ton office
 Naît l'oasis
 Qui rend service !
 Et c'est gratis !
 Il faut à Paris'
 Le même p'tit fils !

Les médiévistes
 Et les humanistes,
 Ces spécialistes
 Très fantaisistes,
 Savent que ce novice
 Reste sans vice...
 Et tout Paris'
 Aime ce p'tit fils !

Ces flots d'harmonie s'arrêtent là... La... lyre de Mann'Ken-Piss en avait d'une autre sorte à répandre !

**EXPOSITION DE LIVRES
 FRANÇAIS A STOCKHOLM.**

Ces jours-ci va s'ouvrir au Musée National de Stockholm une remarquable exposition de livres français qu'organise M. Jean-Gabriel Daragnès, lui-même artiste, éditeur et imprimeur. Il a présidé au choix des ouvrages, aidé du comte Bernard de Masclary, qui représente la Galerie Charpentier, et du comte S. d'Arquian. Malgré la pénurie des matériaux dans d'autres domaines, l'impression de beaux livres ne rencontre pas à Paris de difficultés insurmontables, a dit M. Daragnès, car les éditions coûteuses ne sont jamais si grandes que le papier n'y suffise.

Une autre belle expédition est attendue à Stockholm, celle des « Chefs-d'œuvre des Musées de Vienne ». Le gouvernement autrichien a accepté une invitation des Suédois d'envoyer l'exposition à Stockholm, et les œuvres d'art de Vienne vont remplir l'étage supérieur du Musée National.

DANS LA LEGION D'HONNEUR



M. Pierre Jouguet, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, directeur de l'Institut des Etudes Hellénistiques d'Alexandrie, a été promu commandeur de la Légion d'Honneur.

A notre éminent collaborateur et fidèle ami, nos plus vives félicitations.

**LES ŒUVRES COMPLETES
 DE BAROJA.**

On continue à étudier les vieux écrits des générations d'hier et à les réunir dans des « œuvres complètes ». C'est ainsi qu'on s'est mis à rassembler la production littéraire du romancier Pio Baroja. Deux volumes ont déjà paru ; le second, tout récemment. Ce volume contient quatre périodes littéraires de l'auteur ; les deux premières correspondent aux titres respectifs de « La race » et « Les citoyens ». La quantité de documents vivants que l'auteur a recueillis dans « La dame errante » ou « Le monde est ainsi », est énorme ; c'est ainsi qu'Andrés Hurtado, de « L'arbre de la science », est un personnage absolument typique d'une forme déterminée de

vivre et de penser de l'Espagne du début de ce siècle, et si l'on veut préciser davantage, dans un Madrid qui réunissait alors tant de choses. C'est un intellectualisme qui gèneris très 1898 qui s'extériorise en de longs dialogues et de nombreuses diversions qui acquièrent toute leur valeur dans l'ambiance que Baroja sait donner à ses romans. Ambiance dont l'exacte évocation a fait le succès de « La cité du brouillard » et de « Ou César ou rien » pour citer des œuvres qui montrent la préoccupation espagnole constante de l'auteur dans l'atmosphère de Londres et de Rome.

Les deux autres périodes littéraires de Baroja que présente ce volume sont : « La vie fantastique » et « La mer ». Le premier roman a Paradoux comme héros et l'ambiance en est remplie d'aventures et d'un sens satirique très aigu. « La mer » est une œuvre typique de Baroja, mais d'un Baroja particulier qui nous offre un récit lyrique « Les inquiétudes de Shanti Andia » dans lequel la prose de l'auteur possède une valeur toute spéciale qu'on ne rencontre pas dans ses autres écrits.

COMMÉMORATION PALAMAS

Le Jeudi 19 Février eut lieu la commémoration du 5e anniversaire de la mort du grand poète hellène Costis Palamas. La vaste salle du Centre Hellénique, s'est avérée trop petite pour contenir la foule qui répondit avec grand empressement, à l'invitation de l'Union des Professeurs Hellènes du Caire, en tête de laquelle on remarqua les Autorités Ecclésiastiques, Diplomatiques, et Consulaires.

Mlle Argyro Frangouli, maîtresse de son sujet, pendant plus d'une heure garda sous le charme de sa parole l'auditoire littéralement subjugué par la profonde érudition, la finesse de l'analyse et la flamme patriotique qui caractérisaient l'étude de l'œuvre de l'illustre poète hellène disparu hélas ! peu avant la libération de la Grèce.

Des applaudissements nourris et prolongés couvrirent la fin de la conférence de Mlle Argyro Frangouli.

Sem

LA VIE ET L'ŒUVRE DE CAVAFY

Ces jours-ci la grande maison d'édition d'Athènes « Icaros », vient de mettre en circulation un bel ouvrage que notre concitoyen Michel Péridis a consacré à la vie et à l'œuvre du poète alexandrin Constantin Cavafy.



Le livre vient à son heure. A Athènes, la nouvelle et luxueuse édition des poèmes de Cavafy a été immédiatement épuisée. Et à Alexandrie, on sait la vogue, nous dirons même l'engouement, dont ce poète jouit actuellement.

M. Péridis, pour composer son étude, a largement puisé dans les précieuses archives que les exécuteurs testamentaires du poète ont aimablement mises à sa disposition. Outre donc un commentaire technique et personnel de premier ordre sur la valeur littéraire du poète, cette étude nous révèle la vraie physionomie de Cavafy — cette curieuse physionomie qui, bien qu'appartenant à un contemporain, avait eu déjà le temps d'être plus ou moins déformée par maintes légendes.

Nous ne manquerons pas de rendre un compte-rendu plus détaillé de cet important ouvrage, dès qu'il arrivera à Alexandrie.

UNE VIE DE SOCRATE.

La « Vie de Socrate », d'Antonio Tovar est peut-être le livre espagnol le plus intéressant de ces derniers mois. Le jeune professeur de l'Université de Salamanque, et illustre philologue, était un homme exceptionnellement préparé pour écrire une telle œuvre. Dans le panorama scientifique es-

pagnol de l'après-guerre, ses nombreux travaux l'avaient déjà placé à un rang éminent. Il est docteur en Droit et en Philosophie et Lettres, élève de la Sorbonne et de diverses Universités allemandes. Nous citerons, parmi ses écrits, une édition critique et annotée des « Eglogues » de Virgile, une autre de « Antigone », de Sophocle; le « Proceso del Brocense » (en collaboration avec le R.P. Miguel de la Pinta), et « Dans le premier aspect » forment une série d'études sur l'antiquité classique. Il a écrit sur de nombreux sujets philologiques, principalement de linguistique indo-européenne. C'est ainsi qu'il a édité une Grammaire de vieil allemand qui fait partie d'une collection, dirigée par lui, de grammaires spéciales des langues indo-européennes. Une autre de ses œuvres importantes est « La syntaxe latine » et, en collaboration avec ses élèves, une édition de l'« Apologie de Socrate », de Xénophon. Notons enfin une « Introduction à la linguistique et à la philologie ».

Cette « Vie de Socrate », parue aux Editions de la « Revue de l'Occident » est, sans aucun doute, une des œuvres les plus sérieuses publiées cette année. Fruit d'un long et intense travail sur les thèmes classiques, œuvre d'un homme exceptionnellement préparé pour cette sortie de travaux, ce livre restera une base fondamentale pour la connaissance de la Grèce. Le problème posé par le professeur Tovar n'est pas tant d'exposer la philosophie socratique que d'analyser la place de Socrate, sa position historique dans le monde de la religion antique. Le problème que s'est posé l'auteur a été de recueillir le matériel d'étude, de l'utiliser avec un sens critique aigu et de tenter de construire ensuite la figure humaine de Socrate.

UNE LEÇON SUR DESCARTES

C'est le titre d'une conférence faite par M. Grenier à l'Amicale des Anciens Elèves du Lycée Français au Caire. L'orateur y démontre avec érudition la relation profonde qui existe entre la philosophie de Descartes et la pensée de son temps, le XVII^e siècle, son œuvre qui résume et clarifie tous ces courants idéologiques aboutit au principe de l'universalité de la raison, base de la philosophie à laquelle le nom de Descartes reste classiquement attaché.



Jules Romains

L'auteur des « Hommes de Bonne Volonté », mais surtout, l'auteur de « Knock » et des « Copains », nous voulons dire : Jules Romains, vient d'être fait grand officier de la Légion d'Honneur. Lorsqu'il vint en Egypte, avant la guerre, notre revue lui consacra un numéro spécial où de nombreux intellectuels égyptiens et français rendirent un fervent hommage à son talent.

CHEZ MME AMY KHER

Pour fêter l'arrivée en Egypte des maîtres étrangers que le Gouvernement Egyptien vient d'engager, comme Professeurs visiteurs à l'Ecole Supérieure des Beaux-Arts du Caire, Mme Amy Kher, qui n'est pas seulement poète et écrivain de talent mais aussi une maîtresse de maison dont l'accueil est inoubliable, avait organisé une réception dans les salons de son appartement, le 9 Février dernier. On reconnaissait parmi les amis conviés à prendre contact avec les hôtes distingués de notre Capitale, de nombreuses personnalités politiques et littéraires qui trouvent dans l'ambiance créée chez Mme Kher, ce point de rencontre idéal à souhait entre ce que les civilisations de l'Orient de l'Occident inspirent de meilleur. Avec un mot délicat pour chacun, Mme Kher combla ses hôtes de témoignages de la plus authentique gentillesse.

Les Conférences

EN ÉCOUTANT...

M. FRANÇOIS TALVA.

Nous connaissons l'œuvre de Charles-Louis Philippe « Charles Blanchard », « Le Père Perdrix », « Bubu de Montparnasse », « Marie Donadière », « La mère et l'enfant », « Contes du matin », « Lettres de jeunesse », « Quatre histoires de pauvre amour », « La bonne Madeleine et la pauvre Marie »... Nous savions que cette œuvre est le plus souvent l'histoire de la vie de l'auteur et toujours celle de sa pensée sincère. Le grand mérite de M. F. Talva est de nous avoir sans nul artifice, fait aimer cette œuvre et celui qui l'a soufferte.

Tout d'abord, le conférencier a relevé que Charles-Louis Philippe a eu de très nombreux amis. Parmi les disparus, citons Marguerite Andoux, le peintre Marquet, Léon Paul Fargue. Parmi les vivants, gardons-nous d'oublier André Gide qui, au lendemain de sa mort écrivait : « Il porte en lui de quoi désorienter et surprendre, c'est-à-dire de quoi durer. »

Cependant, de nos jours, Charles-Louis Philippe est peu lu, peu connu et le plus souvent mal connu. A tel point que beaucoup le considèrent — lui écrivain de pitié vraie — comme l'ancêtre de Francis Carco à qui la peinture des bas-fonds sociaux sert de thème inépuisable — de thème seulement.

Fils de sabotier, l'auteur de « Bubu de Montparnasse » est né en 1874 dans le Bourbonnais, patrie de Marguerite Andoux et d'Alain Fournier.

Très jeune, ainsi qu'il l'écrit dans « La Mère et l'Enfant » il est victime d'un destin injuste et qui le marque de la plus amère des tares : la laideur.

A l'injustice de la nature s'ajoute, dès l'école, l'injustice sociale incarnée par un surveillant. L'enfant ne peut accepter cette injustice humaine. Jamais il ne l'acceptera.

Avec les années loin d'aigrir son cœur, la souffrance le rapproche des malheureux. A mesure que se développe son intelligence, elle lui permet de comprendre et d'aimer.

S'il avait été beau, fort, riche, sans doute aurait-il mené une au-

tre existence, connu un autre monde que celui des humiliés et des souffrants sans espoir.

Incapable de par son physique d'appartenir à la caste des défenseurs, à vingt ans il a pleinement conscience de l'abîme d'injustice qu'est la société.

Sa vie et son œuvre resteront fidèles au peuple comme lui offensé, comme lui piétiné par ce que mal aimé par la destinée.

Cette expérience douloureuse de sa propre vie et de celle du peuple, nous la retrouvons tout au long de ses livres déjà cités et de sa correspondance.

Voudrait-il accepter le mal ? Il ne le peut, car il le supporte trop durement et, de plus, il souffre de la peine de ceux qui, plus que lui en sont victimes.

Lecteur fervent des écrivains de force, de passion, de rage; vivant au temps de la liberté de tous les « ismes » sociaux et nourri de l'esprit de révolte et d'espoir du « Libertaire » et des « Temps nouveaux », une grande partie de l'œuvre de Charles-Louis Philippe est marquée du sceau brûlant de la rébellion sociale.

Mais, parce que son âme extrêmement délicate eut doublement à souffrir de l'injustice du destin et de celle des hommes qui ne voient qu'eux et ne pensent qu'à eux-mêmes, l'œuvre de Charles-Louis Philippe renferme une leçon d'espoir. L'acceptation, la révolte n'en sont que les premières étapes... Par lui-même, c'est-à-dire par sa conscience, sa pitié agissante et par l'amour du travail, l'homme peut se relever. Tel est le message d'espoir et de salut que Charles-Louis Philippe, écrivain du peuple, a apporté au peuple.

En ce temps où le vitriol de la haine sociale corrode les meilleurs sentiments et maintes actions en apparence généreuses, puisse la leçon de Charles-Louis Philippe écrivain moral et social être enfin comprise...

De nous avoir inspiré ce souhait, sans nous brusquer, nous remercions vivement M. F. Talva, intelligent ami de la pensée de l'auteur de « La Mère et l'Enfant ».

Jeanne Marquès

M. ARNALDEZ.

Les membres de l'« Association des professeurs Egyptiens de langue française » eurent le plaisir d'entendre une conférence faite sous les auspices de leur groupement au Lycée Français par M. Arnaldez, attaché culturel près de l'Ambassade de France en Egypte.

Le thème en était « La philosophie de Valéry », que le distingué conférencier traita avec bonheur et finesse, analysant la pensée de l'auteur du « Cimetière marin » et le message qu'il nous apporte.

M. GOSSART.

A l'« Atelier » sous la présidence de M. Jean Filliol, Consul Général de France à Alexandrie, M. Gossart, l'éminent proviseur du Lycée Français fit une conférence des plus applaudies sur « Les amours de Ronsard » au cours de laquelle il évoqua les trois femmes qui furent aimées du maître de la Pléiade, dont il lut un certain nombre de sonnets, pour marquer la place qu'il occupe au premier rang des chantres de l'amour.

M. TH. MOSCHONAS.

Profitant de son passage au Caire M. Th. Moschonas, Bibliothécaire de la Bibliothèque Patriarcale d'Alexandrie, donna deux conférences : la première, le 17 février au Cercle Hellénique du Caire au milieu d'une nombreuse assistance. M. Moschonas, présenté par le Président Mtre Zaris dans des termes émouvants, évoqua le souvenir de Djabarti analysant l'œuvre du grand écrivain arabe et lisant diverses chroniques de l'époque. Il termina souhaitant une plus profonde étude des nombreux écrivains arabes, pour mieux les comprendre dans l'intérêt commun des Egyptiens et des Hellènes.

La seconde conférence eut lieu le 18 Février au Cercle de l'Union des Anciens Elèves de l'Ecole Abet. L'orateur présenté par le Dr. Papatheodorou, parla de la vie religieuse et littéraire à Constantinople sous l'Empereur Emmanuel Comninos et du dernier règne glorieux de Byzance.

Les deux conférences furent rehaussées par la présence des autorités ecclésiastiques, diplomatiques, et consulaires.

Orion

Exposition de la Presse et la Littérature Françaises de la Résistance

Organisée par l'U.F.U. cette manifestation de l'espoir et du souvenir a attiré un public très nombreux et vivement intéressé.

Tout d'abord, à l'entrée, les visiteurs étaient frappés par l'affiche représentant la tête de combat d'une jeune république sur un fond

de journaux de toutes les tendances des années de malheur.

A peine entrés la sobre élégance de l'exposition les étonnait peut-être un peu. Mais, ils se rendaient vite compte que cette simplicité était loin d'être un manque de respect. N'aurait-il pas été de fort

mauvais goût (pour ne pas dire autre chose) de donner une vision spectaculaire de la presse et de la littérature écrites par ceux qui durant au moins quatre ans jouèrent la carte la plus humaine : mort pour vie ?...

Sans doute est-ce pourquoi dans une sorte de recueillement ému les visiteurs ont parcouru les divers panneaux fixant les témoignages de l'esprit de sainte révolte.

Révolte des cœurs n'ayant d'autre foi que l'avenir incertain et la vie de ce monde ingrat;

Révolte des âmes regardant plus haut, plus loin, et qui peut-être ont cru se damner en criant : « feu » ;

Révolte des esprits jusque-là pondérés et même sages;

Révolte de la raison de grands maîtres pacifistes, tel feu le Professeur Langevin qui, en 1936, fut le délégué international des Intellectuels Antifascistes au Premier « Rassemblement Universel pour la Paix » (Bruxelles);

Révolte il ne faut pas l'oublier, des humbles, des petits qui, eux aussi, n'ont pas eu peur et dont beaucoup ont sacrifié leur vie pour un lendemain de tortures mortelles... de misère ou d'interminables souffrances.

Que font les écrivains français, pouvaient en ces années de ténèbres se demander les neutres ou sympathisants ?

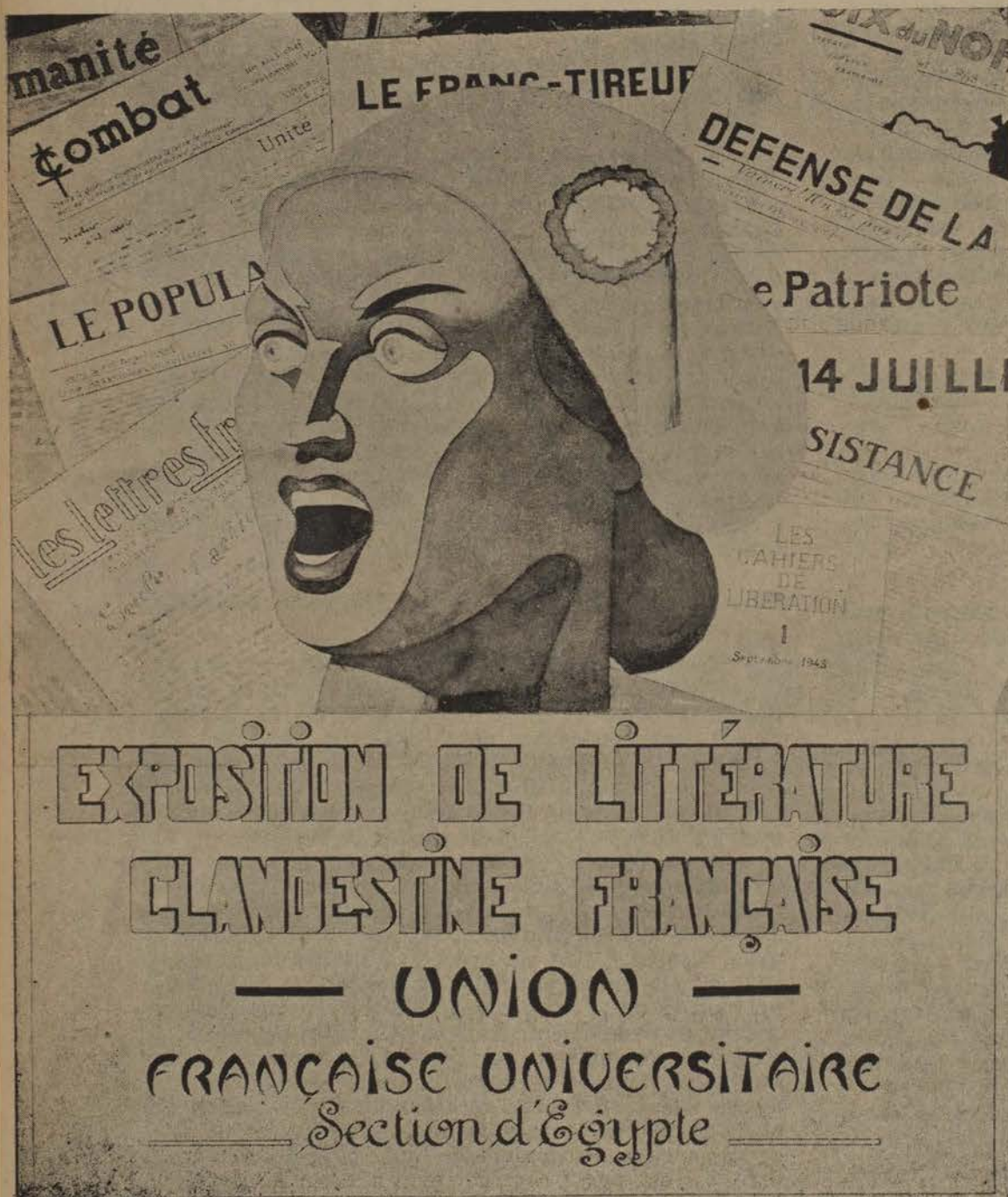
A part les pacifistes intégraux qui, dans tous les pays belligérants, ont servi et servent hélas ! encore de cible à toutes les passions, — eh bien, si les écrivains de France ne tombent pas sous les balles comme Saint Paul Roux, Max Jacob et autres martyrs, ils se terrent, lançant le brandon, restant toujours les porteurs de torches... Et ce sont : François la Colère, (Aragon), Jean Noir (Cassou)... sans passer sous silence Robert Barade (Charles Vildrac) espérant que :

...« vienne le vent fourrageur
Qui délivre le cœur des braises, »
et que renaisse :

«...la vaste flambée
Le haut signal tueur de vent. »

Maintenant que « la vermine » rougeuse de tout esprit de liberté a déserté notre ciel, — et le public visitant notre exposition l'a fort bien compris, — gardons dans notre cœur un souvenir fidèle à tous les intellectuels et au peuple de la résistance.

Jeanne Marquès



Affiche dessinée par M. A. Authier

CHRONIQUE DES LIVRES

COSTI HADJIPATERAS : « Cendres », (Neuchatel).

Un livre grec qui vient de Suisse, gentiment préfacé par notre Henri Guillemin. Je dis « notre », car il est difficile d'oublier, ceux avec lesquels on a vécu et pensé ensemble...

« Ce vallon secret, écrit-il, il a fallu l'imaginer peuplé de soldats aux lourdes bottes, des soldats verts, mâchant leurs syllabes violentes et dressant vers le ciel des canon. Sunium dans le vent, le promontoire plein de sauterelles, souillé lui aussi ! »

Hadjipatérás écrit un français clair et sonore. Avec une ferveur, que n'arrivent pas souvent à imaginer ceux de la Métropole — ferveur que nous avons connue lors de l'occupation de notre patrie, nous autres aussi Grecs d'Égypte, quand nous alimentions la presse française du Caire et d'Alexandrie de notre prose héroïque ... il raconte la grande tragédie.

Après la bourrasque il revient vers la terre aimée, et reste là, la gorge sèche : « Peuple de mon cœur, pourquoi faut-il que ton drapeau de ciel et de lumière devienne un linceul ? A quoi me sert d'être invisible sur ton sol, si je n'ai rien à te donner, si j'erre à travers tes villes et tes campagnes, les mains vides, les yeux creux. Je suis un Prométhée enchaîné par les liens de ma propre vie et les vautours doivent mon ardeur. Je ne suis rien puisque je ne suis pas capable de vaincre la haine par l'amour. O peuple de mon âme, pardonne mes mains nues, pardonne ce bonheur que je n'ai pas mérité et que j'enferme en moi comme un oiseau blessé. »

Le livre se termine sur une traduction de quelques poèmes de Sikélianos et de Jean Ritsos, où la technique d'un habile maniement de la langue française se fait sentir.

Il est heureux que la Grèce possède à l'étranger des talents comme ceux de Costi Hadjipatérás, qui par leurs conférences et leurs livres, contribuent bravement à sa résurrection, après la dure épreuve qu'elle vient de traverser.

Sem.

BERNARD LEWIS : « A Handbook of Diplomatic and Political Arabic » (Luzac & Co. Ltd, Londres).

Ce petit ouvrage de l'auteur des « Origines de l'Ismailisme » comble une lacune, car c'est un véritable dictionnaire des termes dans lesquels il convient d'interpréter en arabe les mots en usage dans le vocabulaire diplomatique et politique. Avec la part de plus en plus influente que les Nations Arabes tiennent dans l'orientation des problèmes internationaux, un guide de cet ordre s'avère bienvenu, d'autant plus qu'il est parfaitement à jour avec sa nomenclature des clauses de style nées du jargon que l'on emploie à l'O.N.U. Le Dr. Bernard Lewis, qui est Lecteur d'Histoire du Proche Orient, du Moyen Orient à l'École d'Études Orientales de Londres y répand des fragments de son savoir de la grammaire arabe et du vocabulaire officiel correspondant aux termes anglais qui figurent en regard de chaque mot, avec une autorité qu'il est agréable de souligner dans une Revue qui paraît au Caire. Un glossaire des titres honorifiques en usage dans les pays Arabes ajoute à l'utilité de ce livre.

ANDRÉ GAVOTY : « La Grassini » (Bernard Grasset, Paris).

La Grassini qui eut son heure de célébrité sous

le Premier Empire était non seulement une cantatrice fort douée et appréciée, mais aussi une femme d'éblouissante beauté et de cœur généreux, dont la vie fut emplie de nombreux amours. Maîtresse de Napoléon et de Wellington, entre autres, sa biographie fournit matière à une évocation qui touche constamment aux faits de l'Histoire. C'est un sujet qui a attiré M. André Gavoty et il lui a consacré une enquête documentaire dont il faut admirer la conscience et la minutie. Avec un matériel de cette envergure et séduit lui-même, semble-t-il, par la personnalité de son héroïne, son talent, et la grâce de son caractère, il lui a élevé un monument sous les traits du livre que voici. Mais loin d'avoir la froideur du marbre, il fourmille de vivacité comme un conte du XVIII^{ème} siècle. Le plaisir que l'auteur a pris à suivre la Grassini au long de sa féconde carrière d'artiste et de femme, on le partage à sa suite, en goûtant l'entrain, l'esprit et l'érudition dont ce parcours est parsemé.

ARMAND HOOG : « L'Accident » (Bernard Grasset, Paris).

M. Robert Kemp définit dans une pertinente et chaleureuse chronique des « Nouvelles Littéraires », « L'Accident » comme « une construction de l'intelligence » et cite à son propos le nom de Kafka. Mais le souvenir de l'auteur du « Procès » et sa technique même sont présents à chaque ligne de ce récit curieusement mené, qui relate le dépouillement d'une âme humaine, avec une lucidité sans faiblesse. Ce monologue de 300 pages, où la sensibilité est subordonnée à un implacable jeu cérébral, est représentatif de certaines tendances intellectuelles dont l'après-guerre voit l'épanouissement. Une architecture s'y affirme qui masque par son tour de pensée, le mal du siècle, commun à toutes les jeunesses (ou vice-versa) : celui de la solitude des êtres. De s'en libérer sous cette forme est un témoignage du climat mental, qui pour beaucoup est celui de notre temps.

Dr. RENE LACROIX : « L'inattention contemporaine » (Éditions J. Oliven, Paris).

C'est à une noble préoccupation que répondent les réflexions dont ce livre est émaillé. Inquiet de la décadence dans la personnalité qu'il observe autour de lui, mais conservant quand même sa foi dans une Renaissance qui ramènera la Nation au sentiment de l'exemple qu'elle se doit d'être pour l'Univers, le Dr. Lacroix énumère tout d'abord les signes qui l'inquiètent dans le comportement de ses contemporains. Il y voit au premier chef une absence de santé, qui est cause du relâchement de la volonté et d'une émotivité excessive. Ce sont là répercussions directes ou indirectes de l'inattention qu'il convient de combattre avec vigueur. Cette croisade doit revêtir les formes suivantes : repos physique ou relaxation musculaire, culture de la respiration, culture physique, et en dernier lieu seulement, traitement médicamenteux. Ce n'est pas uniquement par conscience professionnelle que le Dr. Lacroix a jugé utile de rendre publics les dégâts que l'individu se crée par un état de fébrilité et de distraction, mais plus encore par le sens de son devoir civique. Il convient de louer la façon pratique dont il s'est pris pour faire entendre ce langage de raison et de bon sens.

A. Shual

CONFITURES & MARMELADES

	le pot de 1 lb P.T.
ORANGE	9½
FRAISES	12
ABRICOTS AUX AMANDES D'ABRICOTS	13
FIGUES	12
DATTES	12
MANGUES	14
ROSE	14½
MURES	15
GELEE DE COINGS	17
GRIOTTES	13½
MENAGE	10

Remboursement au retour du pot vide : P.T. 2 avec couvercle

P.T. 1½ sans „

En vente chez "GROPPI" et "A L'AMERICAINE"

SPIRO SPATHIS

MANUFACTURER

HIGH CLASS MINERAL WATERS

8, Sharia Khalig el Kuhr (Emad el Dine) CAIRO

Téléphone 51038

R. C. Caire 4925

دار الاوبرا الملكية

THEATRE ROYAL DE L'OPERA

SAISON OFFICIELLE FRANÇAISE DE COMEDIE

DEBUT : VENDREDI 12 MARS 1948

LOUIS JOUVET

ET

LA COMPAGNIE DRAMATIQUE FRANÇAISE DU "THEATRE LOUISE JOUVET", DE PARIS

Abonnement à 5 représentations pour 5 spectacles différents

L'ÉCOLE DES FEMMES

Comédie en 5 Actes de Molière
DECORS ET COSTUMES DE CHRISTIAN BERARD
Musique de Vittorio Rieti

ONDINE

3 Actes de Jean Giraudoux
DECORS et COSTUMES de PAVEL TCHELITCHEW
Musique et Henri Sauguet

LA FOLLE JOURNÉE

d'Emile Mazaud

LA COUPE ENCHANTEE

de La Fontaine et Champmeslé

L'APOLLON DE MARSAC

de Jean Giraudoux

DOM JUAN

OU LE FESTIN DE PIERRE

Comédie en 5 Actes de Molière
DECORS et COSTUMES de CHRISTIAN BERARD
Musique de Henri Sauguet

KNOCK

ou le TRIOMPHE de la MEDECINE

Comédie en 3 Actes de
Jules Romains

Ces œuvres seront représentées dans les décors, costumes, meubles et accessoires, et avec l'équipement électrique du "Théâtre Louis Jouvet", spécialement transportés au Caire,

PRIX DE SPLACES

BAIGNOIRE
1^{ère} LOGE
2^{ème} LOGE
FAUTEUILS D'ORCHESTRE
FAUTEUILS DE CENTRE
STALLE
BALCON
MENZAINA

ABONNEMENT (5 REPR.)

L.E. 31,125
- 21,825
- 10,525
- 6,225
- 4,375
- 2,525
- 1,275
-

PAR REPRES.

L.E. 6,225
- 4,365
- 2,105
- 1,245
- 0,875
- 0,505
- 0,255
- 0,195

ABONNEMENTS : Les souscriptions à l'abonnement seront reçues, au théâtre Royal de l'Opéra, du 26 Janvier au 10 Février 1948, de 10 h. a. m. à 1 h. p. m. et de 4 h à 7 h. p. m. Reçus et abonnements ne seront considérés comme valables que revêtus de la signature du directeur du Théâtre Royal de l'Opéra.